

Concours littéraire Critère 2025-2026

Textes gagnants

1^{ère} place (1 000 \$) : Juliette Sauvageau-Hayet (Cégep du Vieux Montréal)

2^e place (800 \$) : Robin Leclerc-Gros-Louis (Cégep Garneau)

3^e place (700 \$) : Nina Ouy-Lelièvre (Collège Jean-de-Brébeuf)

Mentions d'honneur (500 \$ chacune) :

Lucas Boudreau (Cégep Marie-Victorin)

Émilie Duguay (Collège Jean-de-Brébeuf)

Romane Forest (Collège de Maisonneuve)

Isaac Proulx-Dubé (Cégep de la Gaspésie et des Îles)

Meilo Spear (Cégep de Sainte-Foy)

Lignes d'horizon

par Juliette Sauvageau-Hayet (Cégep du Vieux Montréal)

Faire l'étoile et caler quand même

– Avec pas d'casque

je sens le drap sur ma peau
le soleil sur mes yeux
aucune alarme grafigne mes oreilles

j'ai rêvé qu'on était chez ma mère
à son chalet
à jouer à *Twister*
avec Isabelle Boulay pis Stéphane Rousseau

je me rendormirais bien
profiter de cet épisode de *Twist avec les stars*
si c'était pas pour Shilvi
qui veut son moment dans la cour

je fais un 180° vers toi
en espérant que tu m'épargnes
ce supplice

que t'y ailles à ma place

je me retourne

ça me *hit*

je peux pas croire

j'ai encore oublié

quelle conne

y'a qu'une vaste étendue de couettes

le reste du lit est froid

je flotte dedans

je m'y perds

je coule

l'étoile ça se fait dans une piscine

tu servais de calorifère

chaque matin l'habitude

qu'on fasse la cuillère

se rendre en retard

puis s'en vouloir de s'aimer

autant

c'est pesant
sur le sternum

trop d'espace
trop d'histoires
trop d'amour
pour une seule et même personne

le chauffage
ça se paye pas toute seule
ça se *split* en deux

à combien faut que je le monte
pour oublier
ton absence

je pourrais croire
que c'est temporaire
que ça s'efface en frottant
ben fort sous la douche
qu'on recommence
là où on s'était arrêté
qu'on redevient
ce qu'on disait être

j'ai vu dans tes yeux
cet éclairci
demain ciel dégagé
on ne bâtit pas
son château fort
pendant la tempête

tu reviendras pas

Shilvi peut attendre

elle comprendra

Maman se sent comme de la marde

je vais *vedger* encore un p'tit bout dans le lit

essayer d'oublier que ma vie

sans toi

c'est pas vraiment pressant

ça donne pas envie

Prends le temps qu'il te faut.

je m'attache à des choses qui m'appartiennent pas

les vêtements de mes amies

les appartements Remax

les chiens d'annonce SPCA

les belles tasses en friperie

j'y laisse à chacun

une partie de moi

t'as eu le plus gros morceau

j'aurais dû fortifier
creuser les digues
quand tu m'as notifié
l'arrivée précipitée
du mauvais temps

Je pense pas venir en fin de semaine.

je sais que ça t'as pris
tout ton p'tit change
pour sortir
de la machine distributrice
ce que t'avais
sur le cœur

tellement vite
t'as même pas voulu
qu'on recouche ensemble

comment je survis
quand la tornade
rafle
l'horizon

le toit s'écroule

je t'ai assimilé
jusqu'à reconnaître
toutes
tes
ruines

je sors juste de la maison
quand c'est trop dur
de voir
dans le vert du salon
les versets de nos promesses

je m'attends à te croiser
à chaque lumière
à chaque station
à chaque fois que je sors

Je suis là pour toi si jamais.

je prends mon temps au Maxi
en espérant que tu sois là
tu connais les allées
tu sais où se cachent les poivrons

j'ai fait le tour
je propose aux gens
des visites guidées

si seulement
tu revenais

aux vieilles habitudes

je suis sortie hier soir sur Mont-Royal
traînée de force
jetée dans la cage d'escalier
poussée à travers le cadre de porte
par peur de manquer d'air

j'ai recommencé à utiliser mes jambes
rendue sur le trottoir
quand j'ai compris
qu'on pourrait peut-être
se tomber dessus
par hasard

la sauce à spag du *Fameux*

goûte ton déo

j'm'en suis beurré épais

sur le cœur

je me réveille au milieu de la nuit
tu bouges plus
tu gémis
je me précipite sur ta cage thoracique
pour que ton cœur reparte

Je pense que c'est mieux qu'on se sépare.

le gars pousse pour que je me tasse
il me prend pour une folle
la psychosée

il connaît pas notre histoire
l'ignorant

de toute façon
tu l'aurais pas aimé
y se prend pour un ti joe
connaissant
il nous a pas connus

pourtant on était beau

j'ai couché avec un inconnu
pensant que c'était toi

une moustache peut duper
la fille trop saoule

est-ce toi

qui me regarde ?

caché sous un masque

la tête de chien

le violon à la main

métro Berri

qu'est-ce que je t'ai fait ?

pourquoi je t'hallucine partout ?

on s'est croisés au bar sur Mont-Royal
par hasard
cette fois-ci

t'inquiète pas
je t'avais spotté
bien avant que tu me vois

Salut !

je me métamorphose
je fais genre tout va bien
qu'est-ce que tu veux que je te dise ?
depuis quand
on se connaît
depuis quand
tout
est
beau

je croyais que tu m'haïssais

on laisse pas quelqu'un qu'on aime

ça joue à *Serpents & échelles* sur les oreillers

les cheveux sont à j'sais pas qui

j'en fais des tresses d'objets perdus

mes draps sont souillés

d'odeurs

autres

que la tienne

je te remplace par de l'amour pénétratif

rien ne comble

le manque

la faim

personne accote

ton goût

j'ai scellé

nos restants

dans des Tupperware

y'a pu de place

pour personne

dans le frigo

je me famine l'estomac

à te revoir

me nourris

de leur sexe

me gave

de paroles en l'air

pour que mes amies

aient de quoi se mettre sous la dent

un lundi matin

dans une classe pas de fenêtre

je vomis

aux toilettes non-genrés

sont tannés de m'entendre
parler de toi

je me retiens
de prononcer ton nom

je me contiens

je finis
chaque soir
par me perdre sur tes réseaux

je te remplace par de l'amour contemplatif

j'ai rencontré quelqu'un
j'espère tu m'en veux pas

ça fait un p'tit bout
que j'te le cache

sous mon lit
derrière les rideaux

à tout moment je le *choke* pour toi

t'as juste à m'écrire

ah ben laisse faire d'abord

c'est qui ça

Joséphine ?

je viens de trouver votre photo

dans tes identifiés

c'est sûrement pour me faire réagir

comment ça

t'as déjà une copine ?

ton shampoing
est en rabais
au Jean Coutu

juste te dire

que je t'aime

quelqu'un a mentionné

ton nom

hier

chantier de démolition

dans le bas de mon ventre

comment ça

ça fait encore mal ?

je ramasse

toujours

les débris

personne m'avait prévenue

l'amour est une maladie

dégénérative

j'aimerais te dire
que ça va mieux

que j'suis capable de penser à toi
sans souffrir

que j'suis capable de te parler
sans te vouloir

que je suis capable de marcher sur ta rue
sans avoir peur

de te croiser

accompagné

faut pas lui dire
à mon papa
que notre activité d'astronomie
père-fille
servait à oublier
ma peine

il me dirait de vivre dans le moment présent

il te passe le bonjour
mais je sais pas comment te le dire

ce serait une bonne excuse
pour qu'on se revoit

j'ai pensé à toi
pendant l'éclipse

j'ai suinté
le manque

je sèvre
notre routine

je m'impatiente
de toi
derrière la porte
qu'elle s'ouvre
que tu rentres

j'ai pardonné aux autres
de te comprendre
de passer à autre chose

tout le monde se répare
sauf moi

le plancher décolle
la peinture s'écaille
les jointures rouillent
les tuyaux fuient

je veux trouver
un nouveau mur porteur
pour pouvoir
démolir
le tien

j'éponge
seule
l'inondation

le soleil tape
pis le gazon pousse
tout le monde déménage

avis d'éviction
j'ai reçu un avertissement
pour flânage
dans le parc de ma chambre

Montréal
me va pas bien
sans toi

ici

j'ai trop chaud

pas de fenêtre

j'manque d'air

je consomme

me consume

me calcine

me cendre

je ne braise plus

je me vide

je m'éteins

Autour de moi, j'ai la rivière et mes poumons l'ont respirée

On coule ensemble vers la mer

– Beau Dompage

j'ai fait mon sac
en express

y'a une lourdeur
à voyager léger

cette fois
je veux juste apporter
l'essentiel

je me serais contentée
d'un chum

mon cœur de pruneau
même déshydraté
rentrait pas

j'ai dû l'enfoncer de force
le ranger
sous-vide

j'ai fait la route
avec un vieux bazou
toute poqué

traversé le territoire
cabossé
de Charlevoix

ni lui ni moi
pensions nous rendre
sans remorquage
on croyait chacun
à un bris de moteur

guidé par mon GPS
à la voix de Jean Leloup
pour écouter un menteur
chanter mes plus belles chansons d'amour

j'ai fini par pitcher son CD
depuis une halte routière
sur le bord du fleuve

je suis passé aux podcasts

je l'ai faite d'une traite
retiré le pansement
comme un *ginger shot*

je pensais que ça aidait
à sauver sur le gaz

avec toutes les cochonneries achetées
pendant la pause-pipi au Ultramar
j'ai dépensé 112,56 \$
pour me réfugier
loin
de

toi

j'ai gardé le secret

tourné ma langue sept fois

je me suis retenue de te dire

où se trouve

mon spot de cache-cache

ma thérapeute m'a prescrit

une solution saline

j'ai parké le char

dans l'entrée

au fond du fjord

improvisée déserteuse

le temps d'un été

j'ai troqué notre 4 ½

pour une toile de tente

j'ai échangé mes stores

pour des branches d'arbre

j'ai remplacé le bain

par un grand lac

on se sent à l'étroit

entouré de l'inconnu

j'ai monté mon camp
sur des lattes de bois
toutes écorchées

dans la cour
d'une grosse maison rouge

où se rassemblent
les gens qui ont soif

de rencontres

on fête la Saint-Jean

fort

deux fois plutôt qu'une

les pieds dans le sable

en pantalons trois-quarts

couverts de bleus

jusqu'au rose du petit matin

l'odeur du feu de joie

masque le goût

de prendre de tes nouvelles

ici

je brosse fort

je danse fort

je parle fort

je brille

la baie

me donne

bonne mine

mes cheveux frisent

je reçois un traitement

hydrofuge

ici

personne

ne sait

qui tu es

t'es devenu

translucide

je répare
tous mes trous
de botchs
avec des patchs
faites par mes amis

j'enfile un foulard
pour me protéger
du froid
quand la nuit tombe

je marche
nu-pieds
d'un matin à l'autre
astuce
pour ne pas
faire mes lacets

ici

je ne subis rien
c'est le soleil qui me dicte quoi faire

j'ai mon personnage dans le corps

je commence à trouver

qu'il me va comme un gant

est-ce que

tout ce temps

j'étais pas déguisée ?

l'air marin soigne

je respire

là où ça fait mal

mes poumons poussent

des cris

des chants

de baleines

ma cachette était pas assez bonne
pour t'empêcher de me trouver
à travers ta liste de contacts

m'écoutes-tu vraiment
quand tu prends de mes nouvelles ?

le lendemain
je suis rentrée
poquée
à la job

plus que d'habitude

j'ai plié bagages
en vitesse
ce matin
avant que ma tente
prenne l'eau

j'ai fui
à dos de traversiers
pour trouver refuge
là où la météo
se revire sur un dix cennes

je suis débarquée
par la mer
au milieu de la nuit

mon abri
se cache maintenant
dans les tranchées d'une butte
entourée par l'océan

ici

je suis protégée
du regard
du jugement

de moi

ici

je rigole

cours nu-fesses

saute des caps

pogne un flat

combats les vagues

grimpe des pieds-de-vent

tombe sur l'asphalte

découvre des étoiles

mange comme un pêcheur

couche avec le soleil

campe à l'entrée

vire une brosse

je suis archibelle

mes cheveux sont en broussaille

je *french* des oursins

victime du vent des îles

mon cœur repousse les trombes

la nature

ne se résume pas

à une forêt

je ne me résume plus

à une histoire

je profite du calme
pour attacher ma voile
comme du monde

je ne m'envolerai plus
à la prochaine rafale

le temps a trop faim
il ronge les bords
épluche les falaises
les vents m'érodent

rien ne dure
ici

je ne suis qu'éphémère

je m'accroche
du bout des doigts
à mon exil

Montréal m'attend
je la fais s'impatienter
devant la porte

j'ai peur d'avoir perdu mes clés
pendant ce long sevrage

je suis partie en errance
trop longtemps
pour revenir
comme si de rien n'était
alors que j'ivre mon voyage

je me suis pardonnée

le gaspillage d'énergie

la crise écologique

que j'ai créée

au nombre de mouchoirs

de playlists pathétiques

de gaz brûlé

et de douches trop longues

je navigue les trottoirs

je fends les coins de rue

je remonte les ruelles

je traverse à gué

à la recherche de tes rivages

on se reverra après l'hiver

quand les brise-glaces migrent

vers le Nord

le café du Tim

goûte comme celui de la Grave

entassée dans le métro

j'aperçois les dunes entre les arrêts

partout où je passe

je laisse des sillages

à mon nouveau trousseau

j'ai accroché

ta ligne d'horizon

Mircea

par Robin Leclerc-Gros-Louis (Cégep Garneau)

À László Krasznahorkai

À Emil Cioran

Un matin, à la mi-décembre, une incessante pluie ravageait les berges d'une petite bourgade roumaine, boueuse et misérable, à la lisière de la terrible Hongrie, et ici, on entendait les grognements colériques d'un peuple épuisé, on entendait le souffle de la haine de Timișoara, sa rage, sa fatigue, ses cris, que le vent, par bribes désespérées, rapportait minutieusement. L'horloge sonna la fin du rêve et marqua, de son bruit sourd, la pesanteur de vivre — encore, toujours, à jamais. Mircea se réveilla. À cause du délicat gel naissant, la fenêtre commençait à se craqueler. Et la mélancolie ambiante était d'un tel silence que le crissement fit sursauter le vieil homme qui essayait tant bien que mal de rattraper ses rêves que l'horloge lui avait si soudainement enlevés. « Une autre journée à attendre la fin », se dit le solitaire en se levant, souffrant à cause de cette pensée, de l'irrésistible envie de fuir — peut-être fuirait-il par ce fait même le vide qui le rongait depuis tant d'années, dans sa maison dégradée à cause du temps et du manque d'argent, dans sa chambre humide, laide et sale, dans sa cuisine qui ne lui appartenait même plus en raison des cafards grouillants par-ci par-là, et surtout dans ce village de « petit monde », de miséreux et de minables. Mais, se répéta-t-il, pourquoi leur jeter la pierre ? Il était lui-même un de ceux-ci. Un rien.

Fracassant violemment un mur, la porte s'ouvrit, claqua, grogna — l'on aurait dit qu'elle prenait vie —, poussée par la pluie et le vent féroce venus de l'Ouest, de la Hongrie, ce pays où tout est si fade,

si pauvre, si triste, mais qui n'égalerait jamais la Roumanie en nombre de larmes versées. Mircea s'arma alors d'un bout de bois pour refermer cette pitoyable porte, trop endommagée, trop vieille, une porte qui ressemblait à son pays : une porte violentée de tous côtés pendant trop d'années, une porte qui n'avait plus de serrure, car un voisin — aussi miséreux que le vieil homme — avait absolument voulu une bouteille de țuică. Souffrant de sa jambe, le vieil homme se reposa ensuite sur une chaise qui semblait jeune à côté de cette porte et se mit à attendre. Attendre. Attendre quoi ? Le prophète ? La fraternité ? La richesse ? L'amour ? La gloire ? L'espoir ? Non : la nuit.

Dans son attente douloureuse, immobile, solitaire, dans une pièce laide, Mircea n'était accompagné que par son horloge, cette chose qui résonnait aléatoirement — elle était défaillante — et qui le dérangeait, mais l'homme préférait être dérangé que de ne pas l'être : grâce à cet agacement, il aurait au moins quelque chose à faire durant cette attente jusqu'à l'obscurité sans mélange de la nuit — être agacé. Cette horloge suivait Mircea partout, elle était une amie, ou une femme, ou une amante. Elle incarnait tout ce qu'il voulait et tout ce que ses voisins avaient, elle incarnait aussi le ridicule de l'homme ; il enviait ses voisins tandis que ses voisins l'enviaient, puisqu'il était le seul du village à avoir le bien le plus précieux qui soit : le temps. Il recevait en effet une somme très faible d'argent pour survivre, de quoi acheter un peu de pain, sans travailler, car il était estropié de la jambe gauche suite à sa capture arbitraire, trente et un ans plus tôt, en 1958, par les Soviétiques. Ceux-ci l'amputèrent, car Mircea semblait souffrir d'un début d'artérite qui n'eut finalement jamais lieu. La jambe gauche, ses espérances et sa bonhomie furent donc arrachées dans une atroce souffrance et sans la moindre raison valable. Ce profond malheur permettait à Mircea de disposer du temps, temps qu'il utilisait vainement pour pleurer ou attendre dans une solitude qui grandissait à mesure que sa jeunesse disparaissait. Enfin, l'horloge sonna l'heure de la nuit, et les yeux pleurant d'avoir encore utilisé sa journée à attendre, à ne rien faire,

à exister dans une Roumanie écrasée par la pauvreté, Mircea enfila son manteau et emporta son éternelle conjointe, l'horloge, car il savait depuis longtemps qu'il ne pouvait plus se passer de ce tintement qui était devenu celui de son cœur, et partit, sous la pluie, qui ne cessait de fendre la terre boueuse.

Dans l'une des multiples flaques d'eau, un peu brunies par la terre mouillée et écœurante, Mircea, dans les yeux de l'eau — et surtout les yeux pleins d'eau — se mirait : lui, un homme à demi chauve, vieilli, bien trop ; un homme qui devait avoir une canne pour le tenir, un misérable qui ne portait qu'un chapeau au style fedora comme élégance et comme vestige d'une dignité autrefois si enviée. Et puis il y avait cette barbe laissée à l'abandon sur son visage, une osmose de gris et de blanc qui peignait l'esquisse de sa pauvreté. Il ne se cachait plus, non : Mircea, le vieil homme, assumait pleinement sa grande pauvreté, et cette affirmation se voyait cruellement dans la triste représentation que lui renvoyait cette eau brunâtre, qui ondulait à fréquence aléatoire à cause des larmes s'échappant de ses yeux. Ces yeux si jolis, si jeunes, qui étaient peut-être le seul élément qui restait de son enfance ; le bleu inutilisé de l'espoir. Puis, une violence camouflée résonnait dans un rire moqueur et assez sonore qu'une rare personne — une femme — avait émit suite à sa rencontre dans la noirceur, avant de disparaître. Il ne savait pas pourquoi elle riait ni vers où il allait lui-même ; il fuyait, c'était ce qu'il voulait faire, c'était ce pour quoi il avait attendu la nuit. Il partait, il boitait, mais il y allait : il allait vers où l'on peut renaître lorsque l'on est mort. La nuit attire les étranges, et Mircea ne faisait pas exception. Il avait en réalité attendu si longtemps, dans la triste immobilité de l'existence, la nuit, pour assouvir la douleur qu'il endurait et la confondre avec les pâleurs que la lune apporterait. Il souffrirait ainsi dans l'invisibilité ; et c'était cela qu'il voulait, et qu'il avait maintenant : le silence de la divine indifférence.

Le seul arbre sur sa route tempêtait la colère et la haine profondes qui ne faisaient que s'aggraver au sud, vers Timișoara. L'arbre bougeait violemment, ses branches cassaient et gémissaient : c'étaient des branches roumaines à l'aube d'un changement, à l'aube d'une renaissance. Et Mircea poursuivait sa route, accompagné du tintement aigu et éternel de son amie. Il boitait. Il souffrait. Le vent et la pluie lui faisaient la guerre tandis qu'il marchait. Mais soudain, il s'arrêta. « Assez ! hurla-t-il, assez ! assez ! vieux boiteux que je suis, immortel déchet ! J'ai mal, je souffre, je ne veux que boire et renaître, je ne fais que souffrir, et je hurle ici, la seule chose qui puisse m'entendre est cette satanée horloge qui me rappelle que je passe mon temps à le perdre, ankylosé dans cette chair que je troquerais volontiers contre une bouteille de țuică ! » Après avoir craché cette rage, Mircea se releva, plus hargneux que jamais, pour poursuivre sa route. Mais sa canne s'enfonçait souvent dans cette terre boueuse le faisant tomber comme une branche trop secouée ; dans l'une de ses chutes, il aperçut la lueur de sa destination : l'auberge.

Vite relevé, Mircea s'approcha de l'auberge et vit la façade sale, craquelée, usée et endommagée qu'il avait si souvent vue qu'elle était devenue un lieu familier, un second lieu de vie, l'unique repaire où la solitude n'était plus qu'un lointain cauchemar. Sur sa chaise habituelle, il criait sans vergogne « țuică » et l'aubergiste, un homme trapu qui avec sa bonté cachait la laideur ambiante dans son cœur pour embellir la pièce – tout à côté de lui semblait joli –, un homme dépassé par le travail, mangé par la haine et surtout blessé par l'absence totale d'élégance de sa clientèle, la lui rapportait gentiment. La chaude violence de l'alcool de prune brûlait la trachée de Mircea et, après quelques gorgées, l'apaisait ; il pouvait ainsi faire ce qu'il désirait le plus : renaître au travers des autres en les écoutant attentivement.

– As-tu z'entendu les bouleversements à Timișoara ? *Tout le monde semblait curieux, étrangement curieux, dans ce village habituellement si morne.* – Eh, j'ai... je... nous... tu sais que... László

Tőkés ? – Les femmes sont si moches ici ! *De partout, les voix s'entremêlaient, Mircea entendait tout.*

« Pourquoi tant de personnes parlent ? se dit-il. » – Non, mais regarde derrière toi ! Anton, Anton, regarde la dame, les seins ballants ; on manque quand même de classe dans ce pays ! – Tu ne me réponds z'as ! J'entends la colère jusqu'ici ! Écoute le vent, Andrei, il est de mauvais augure. *Pendant que la dame parlait à son homme de la tempête, un ivrogne se leva.* – László Tőkés ! vociféra-t-il. Lás-zló Tőkés ! – Ah, c'est de lui que z'e parlais ! László Tőkés, le pasteur de Timișoara, on veut le muter ! C'est n'importe z'quoi ! – Elle semble vraiment survoltée, ses seins vont casser la table ! Et sens-tu comme moi cette sueur ambiante ? *L'aubergiste se mit à courir partout pour ramasser l'eau qui dégoulinait subitement du plafond.* – Je soif !! Aubergiste, ici !! « Cet ivrogne est imbuvable, cette dame pue, et cet homme juge ; ils me ressemblent tous... se dit Mircea. Aubergiste, apporte-moi un verre ! hurla-t-il pour mettre fin à cette triste constatation. » – Anton, elle a beau être repoussante, elle n'a pas tort, que va-t-on devenir ? Timișoara me fait peur. – J'espère que les Timișoariens vont se révolter ! – Je, j'ai... Merci mon bon, oh, que vous êtes bon, à la santé de László Tőkés ! – Ils ne peuvent pas le muter ! Z'est un bon, je crois, z'un bon ! Andrei, un bon, je te le dis ! *La femme était grosse, molle et sentait affreusement la sueur. Elle n'avait de séduisant que sa colère féroce contre son pays, mais elle était tout de même l'un des éléments les plus terribles de cette pièce ; et l'on comprenait pourquoi son homme ne s'épuisait pas à lui répondre. Mircea devenait, au contraire, de plus en plus calme : il s'apaisait grandement grâce à la țuică, mais il semblait drôlement obnubilé par les problèmes d'eau que l'aubergiste tentait de régler.* – La colère et la révolution n'apportent que le désastre, Anton, le désastre ! Je ne veux pas être comme un Russe à la chute de l'URSS, oh non ! – Quand le vent crie, la terre gronde et quand la terre gronde, les Roumains ze fâchent, pas vrai Andrei ? Andrei ? *La femme le tapa et il émit un cri ridicule.* – László Tőkés, les amis, László Tőkés ! « Il n'y a jamais eu de fuites d'eau ici, mais personne ne semble s'en préoccuper, sauf

l'aubergiste, pensa Mircea. » – Non, je ne suis pas d'accord, Nicolae Ceaușescu a de bons côtés, c'est un homme de foi ! – J'espère vraiment que Timișoara ne se laissera pas faire, il s'agit peut-être de notre renaissance ! Andrei ! La renaissance du peuple roumain ! Oh, moi, j'ai faim, toi aussi, d'ailleurs. On a tous faim ! Et puis tout est mal rationné ! Notre peuple se meurt et je le regarde ! Andrei, faisons quelque chose ! – Anton, regarde la dame, elle est complètement perdue ! Elle ne sait plus ce qu'elle dit ! Et puis cette sueur... « Jamais, jamais il n'y a eu d'eau ici, jamais... » *S'épuisant à empêcher l'inondation, l'aubergiste ne comprenait pas pourquoi l'eau s'échappait si soudainement du plafond, ni pourquoi personne ne semblait vouloir l'aider.* – Les amis é-é-écoutez-moi. *L'ivrogne ne connaissait pourtant personne dans cette auberge qui lui faisait de plus en plus.* Oui, je sais ce... vous... que vous en pensez, je le crois aussi, Ceaușescu n'est... pas le... peut-être pas le pire – Oui c'est le pire ! se risqua la femme. – Mais pas le meilleur non plus. – En connais-tu des meilleurs toi ? Anton, non, mais regarde ce minable. – Mais ce que je sais, c'est que, que... *Il marqua une pause bien étrange qui effraya la pièce.* Je suis ici ! Oh, je viens de Timișoara, moi ! – Alors, retournes-y ! s'écria la femme. – Et je ne dirais qu'une dernière chose... László Tőkés ! *Sur ce, l'ivrogne tomba sur sa table, endormi.* – C'était qui lui ? Andrei, le connais-tu ? – Mais quel fou ! Anton, moi je le sais, le peuple court à sa fin s'il manifeste ! *L'aubergiste s'essouffla à mettre des seaux partout, les chaises tombaient, les verres se cassaient, c'était un véritable déluge, un bon ou un mauvais, qui se préparait.* « Oh ces gens sont d'un ridicule méprisable, mais le pire est certainement cet aubergiste. Pourquoi diable courir dans tous les sens ? L'eau tombe, oui, et alors ? Je suis venu ici pour boire et renaître dans l'écoute, j'ai toujours voulu vivre plusieurs vies et c'est en écoutant les autres que j'y parviens du mieux que je peux, mais malheureusement, ce n'est pas avec cette femme qui parle de révolution ou cet homme qui crie « Anton » à tout bout de champ que je vais renaître ! et puis cet ivrogne, où est-il maintenant ? Ah, il salive sur une table. D'ailleurs, où suis-je ? où

est mon verre aussi, j'ai soif moi, si j'avais au moins la boisson pour tenter de m'évader un peu... Les rideaux semblent se mouvoir... pourquoi ? Ils se déplacent avec la rapidité du vent, ce souffle qui nous cogne d'ailleurs en nous sifflant la colère, ce vent qui habite la Roumanie autant que moi... Comment les chaises dansent-elles ? Pourquoi l'auberge se met-elle à tourner ? À se noircir ? L'aubergiste, où est-il avec ses seaux ? Ma jambe me manque de plus en plus, je n'ai que cette maudite canne ! La dame se met à parler, encore, elle parle trop pour moi, je ne l'écoute plus, je ne me sens plus vivre, j'ai l'impression que tout tourne encore, encore et encore, et toutes les choses se teintent de noir foncé, d'obscurité qui me rappelle la nuit. Ai-je fermé ma porte avant de quitter la ruine qui me sert de maison ? Le plafond, le sol, les tables, les chaises, les hommes et la femme se bousculent, se battent. Pourquoi ne suis-je pas convié à cette bataille ? Je suis infirme, mais je sais encore me battre ! Quel peuple méprisable tout de même ! Et puis, l'aubergiste court ramasser le ventle vent tandis que je reste à ne rien faire regardant le ciel rougeâtre et en écoutant la colère de Ti mișoar a. J'entendsdésor maisl'horloge qui tinte deplusen plufort elle écrasele son des autres elle dominemon corps mon espritma vieelle medéclare que la Roumanierenaîtra demain elle medéclare que jenesuipaprêt àrenaîtreàvivre elleme ditque lejourse lèveramoinpauvreetenrobéd'espoir »

...

L'aubergiste tapa sur la table — un bruit lourd et sévère qui réveilla Mircea d'un bond. Il était maintenant seul à l'auberge ; les autres avaient déserté, emportant leur cacophonie. Sous le regard grave de l'aubergiste qui attendait son départ, Mircea n'entendait plus que le tintement de son horloge tandis

que le petit jour se levait. L'homme, sa vulgaire canne à la main, reprit la route. Le ciel était clair, le vent bruyant, Timișoara ne se calmait pas, et la faim le rongait âprement. Le vieil homme suivait le Crișul Repede, cette rivière qui montait vers la Hongrie, et il poursuivait la route, ne voulant pas retourner chez lui, incapable — ou peut-être par une peur affreuse — de retrouver encore une fois sa solitude. La gorge sèche, le boiteux était plus misérable qu'à l'habitude, il tombait tant les rafales le martyrisaient, il glissait tant la boue l'opprimait et il pleurait puisque la pluie recommençait — encore, toujours, à jamais. Mircea fuyait vers la Hongrie.

L'écho de Timișoara se faisait trop violent, l'espoir étouffait désormais la Roumanie. La boue et la pluie semblaient indiquer le pire, renforcer le malheur roumain — la liberté se faufilait partout, surplombant même l'atroce. Une fleur fragile poussait. Mircea n'y croyait pas, il ne voulait pas renaître avec son peuple, lui qui avait échoué à le faire seul, à l'auberge, lui qui avait subi toute sa vie, il ne voulait pas connaître la joie, la liberté, le bonheur ; il le sentait, cela arrivait, il ne voulait rien connaître, non par résignation, mais par crainte de réaliser tout ce qu'il avait manqué.

La route sinueuse s'apparentait à des phrases sans fin. Mircea se perdait dans un torrent de pensées, il succombait intérieurement par amour du désœuvrement, lorsque vint une poule. Elle était seule au monde, boueuse et détrempée ; comme lui, elle était roumaine — mais elle, elle était vivante. Mircea était plein de rage et d'amertume, son fiel ternissait toute trace de vie, ce qui le rendait suspect. En la voyant, ses oreilles prêtaient attention à son caquètement et par le fait même aux gémissements de son environnement. Le cliquetis de la pluie, le bruit du vent, ses pas dans la boue... tout autour de lui prenait soudainement vie ; tout semblait lui parler. Mircea, devant cette vulgaire poule, commença à sentir dans son corps les vibrations de la révolution qui se préparait toujours au sud ; il sentait son incapacité, son invalidité, son ignorance. Il sentait que la Roumanie le chassait, il ne se sentait plus

humain ni roumain. Il avait honte. Il détestait, si subitement, que la vie lui ait fait l'affront de naître. Le tintement de l'horloge se faisait de plus en plus perçant, de plus en plus intense, il se mit alors en équilibre pour taper, taper, pour invoquer la mort de cette poule qui gémissait sous ses coups, il se sentait comme Ceaușescu envers son peuple ; il tapait, il avait la rage, la haine, la colère d'être, il ne voulait plus penser, il ne voulait que taper, frapper — soudainement il partit, il recommença sa fuite avec l'ineffable conscience que sa vie se terminerait avec le nouveau souffle de son peuple, il courait difficilement, chutant constamment sur les berges du Crișul Repede, et il laissa la poule torturée par ses coups en poursuivant sa route — Mircea perdait la raison. Dans son délire, tout se mélangeait : les mots, le sens, la vérité, il aurait tant aimé renaître. Timișoara commençait à crier, à brandir l'espoir et lui n'arrivait plus à suivre, il devait quitter la Roumanie. Cette terre lui était devenue hostile.

– Notre z'bon peuple renaît, Andrei, renaît !! – On ne peut plus vivre sous Ceaușescu ! – Anton, je crains le pire. – La liberté nous appelle ! « Arrêtez, hurla Mircea en serrant sa tête entre ses mains, arrêtez, je vous prie. » – László Tőkés, les amis ! – Pourquoi ne pas aller à Bucarest ? – On a faim !! – Andrei, je t'avais dit, on a z'faim ! *Le souvenir des voix de l'auberge s'entremêlaient à celles que les bourrasques apportaient, Mircea ne savait plus rien distinguer.* – Non, vous n'aurez plus ma liberté ! – Rendez-moi ma vie, mes années perdues ! – Qui voulait de cet énorme parlement ? Ma maison n'a qu'une pièce ! *Le vent, ce souffle des pauvres, sifflait de plus en plus intensément sur Mircea qui peinait à avancer.* « Pourquoi... arrêtez... ne suis-je donc qu'un raté ? » – Il a pris mon père ! – Et moi ma mère ! – Je ne sais même pas lire ! – Anton, Ceaușescu a-t-il vraiment causé tant de souffrances à son propre peuple ? – Andrei, je le tuerai de mes propres mains si je le pouvais ! – À bas la Securitate ! – Avec la haine et la colère, on peut bien faire quelque chose ! – Oh, ça commence ! – Pour mes fils disparus ! « Pourquoi est-ce que j'entends toutes ces voix, où est ma țuică ? Où suis-je ? Pourquoi n'ai-je pas la force, moi aussi, de

me battre ? » – Trouvons-le ! – Anton, est-ce la chute ? – Andrei, est-ce le commencement ? – Pour la gloire de notre peuple, pour la fin des déportations et pour notre dignité, vive la Roumanie ! *Dans le chaos de ses pensées, Mircea entendait une mélodie tout droit sortie de son sang. « Deșteaptă-te, române, din somnul cel de moarte¹...* quelles sont ces paroles ? Lâchez-moi, je me sens de plus en plus faible... Oh ! » Le silence tomba — Mircea aperçut la Hongrie.

L'amère atmosphère qui régnait dans sa tête lui rappelait la force de son peuple et la faiblesse de son être — la Roumanie était derrière lui, l'horloge devenait de plus en plus funèbre, il allait poser le pied en Hongrie. Les bourrasques ne cessaient pas, mais elles étaient plus vives, plus belles ; Mircea, en posant le pied, tomba comme un marteau rouge. Il ne se relèverait plus. Dans sa chute, il entendit la joie, l'acclamation d'une fin : « Pourquoi n'y suis-je pas allé ? » — Mircea, rongé de regrets, était rempli d'eau, de boue, n'avait plus de chapeau — il se laissait glisser vers la mort : « Je suis en Hongrie, à quoi bon vivre ? » — sa vie n'aura été qu'un long et sinueux fleuve de misère. De sa jambe amputée à l'incapacité de renaître, de sa solitude profonde à sa rage contre une vulgaire poule, il n'était qu'un simple malheur et dans cette chute interminable, dans cet ultime fragment de vie : Mircea cassa son horloge — devenant aussi libre qu'un mort-né.

Ce matin, à la mi-décembre, une incessante pluie ravageait les berges boueuses et misérables du Crișul Repede, à la lisière d'une nouvelle Roumanie, et ici, on entendait les exclamations d'un peuple

¹ *Éveille-toi, Ô Roumain, de ton éternel sommeil*, hymne national roumain, re-instauré suite à la révolution de Timișoara.

épuisé, on entendait le souffle de la délivrance de Timișoara, sa fierté, sa lutte, son courage, que le vent, par bribes exaltées, rapportait minutieusement. Et Mircea n'attendra jamais plus.

Décousue

par Nina Ouy-Lelièvre (Collège Jean-de-Brébeuf)

|

Dans ma chambre d'enfant, tout est en désordre. Rien n'a changé. C'est figé, hors du temps. Une odeur de cigarette refroidie envahit la pièce; un cendrier déborde; des draps blancs et des vêtements entremêlés couvrent le sol; pas de jouet, pas de décoration.

C'est moi dans le lit.

Les bruits reviennent avant les images : gémissement de porc, grincement de sol, murmure.

Je pense à inspirer, à expirer, à rattraper l'air, à rester droite et ne pas penser. Il faut partir, faire un pas après l'autre, se dire que derrière la porte, tout va bien. Se répéter encore : derrière la porte, tout va bien.

C'est comme sur les photos, c'est comme dans la mémoire.

Je veux m'enfuir, mais tout est scellé, rien ne s'ouvre, tout m'empêche de sortir de la pièce cloîtrée. Je sens mes jambes et mes bras rétrécir, mon visage prendre une autre forme. Pour y faire passer mon corps, mes doigts essayent d'agrandir l'ouverture des craques du plancher, mais en font sortir un flot de vermines.

La poupée posée sur l'étagère se cache les yeux avec son avant-bras pour ne se rappeler de rien.

La poupée vomit. Une fois. Deux fois. Trois fois.

La chambre est là, sans bouger,

et elle m'attrape,

sans aucune issue de secours.

Je me répète qu'il ne s'est rien passé.

Il ne s'est jamais rien passé.

Jamais rien passé.

Jamais rien.

Jamais.



Je gratte, je gratte encore, je ne peux cesser de me gratter, de me tortillonner dans tous les sens, à gauche, à droite, comme une folle attachée dans un lit psychiatrique. J'ai les doigts qui s'agitent, s'agrippent à mes cheveux, les tirent, les nouent. Mon oreiller n'est que petites étincelles blanchâtres et gouttes de sang. Je vois ma peau craquer, mon dos envahi de plaques rouges, ma main droite sur le point de tomber vu l'eczéma qui la mange. Je sens mes cellules s'autodévorer. Et ma tête ne fait que perdre connaissance, ma vision devient floue, des sueurs froides coulent de mon front, sur mes seins, mes bras, puis machinalement, plus rien.

Il vient de mourir.

Mais il est là,

s'installant tranquillement

dans chaque partie de mes cellules.

Il gruge.

Dans le métro, la semaine dernière, je me suis vue mourir lorsqu'un homme a accroché par inadvertance le haut de mon genou. J'ai manqué mon arrêt. Je n'avais pas la force de me lever. Je suis restée assise les yeux fixés devant moi jusqu'au terminus. On me regardait avec pitié. Mon mascara coulait de mon menton jusqu'à mes jeans qui tremblaient.

Je n'ai plus aucun contrôle de mon corps.

Ce matin, je ne savais plus qui j'étais. En m'observant dans le miroir, j'ai eu honte du reflet de la femme qui m'est apparue; de ses joues enflées et déshydratées par l'alcool; de ses boutons bourrés de sébum; des pores de son nez; de ses cheveux trop courts; de son toupet gras; de ses poils de moustache; de ses cernes sèches et mauves en avance sur leur temps; de ses lèvres gercées; de sa peau crasseuse; des bourrelets qui dépassent de ses bras, de son dos, de son jean, de son menton; des rides qui commencent à éclore sur son front et autour de ses yeux. Elle a dé péri, grossi, s'est enlaidie. Elle s'affole à l'idée que tu ne la reconnaites plus. Elle essaye de redevenir cette enfant que tu aimais, celle qui t'appartient. Elle tente de se faire jolie, de mettre du rose sur ses joues, du rouge sur ses lèvres, de la pâte colorée sur toute la surface de sa peau; de parfaire son teint, ses cils, les traits de son visage; d'enrayer les imperfections; de laver, gommer, adoucir; de choisir avec soin ses vêtements; de porter des jupes, des jupes et encore des jupes, toujours plus courtes, pour se rendre davantage désirable, pour que tu veuilles bien les soulever. Tout faire pour tendre vers ce que tu aimais et ce qu'elle était : odeur musquée et poudrée, cheveux longs, visage lisse, corps impubère, sexe sec et serré.

Cette femme pense à tous ces hommes qu'elle désire et qu'elle connaît finalement si peu; ces hommes qui ont ton visage. Elle les désire comme on désire boire et manger. Elle a une faim déchirante. Elle cherche leurs regards. Elle s' imagine nue, agenouillée au sol avec leurs queues se succédant l'une après l'autre. Elle s' imagine se faire traverser le corps jusqu'aux cris les plus ardents, jusqu'à la désintégration de sa chair brûlante, jusqu'aux larmes.

Lever mon corps, laver mon visage de la sueur de la nuit, sortir sur le balcon au soleil du matin, avoir envie qu'il n'y ait rien de plus qui existe, que la journée s'arrête ici. J'aimerais que ma vie ne soit que ça, que mon visage ne fasse rien d'autre que de laisser le soleil absorber et brûler tout le mal.

Depuis que tu es parti, les visites avec maman chez la vieille se sont accrues. Rien n'a vraiment changé, tu dois le savoir, tu dois le voir, de là-haut. Je persiste à lui rendre visite parce que lorsque la vieille traite maman de putain, d'infâme, de salope finie et de sale garce, j'en ressens un plaisir qui me rapproche de toi; parce que lorsqu'elle lui lance une chaise, qu'elle lui crache au visage pour souligner qu'elle est une mauvaise fille, qu'elle lui baisse les culottes pour lui frapper les fesses et qu'elle me dit de bien regarder les conséquences de ne pas obéir à sa mère, j'aimerais que cette brutalité me soit infligée; que pendant l'acte je ferme les yeux en imaginant ton visage et que la vieille me frappe jusqu'à ce que mes os n'existent plus.

La violence me tient en esclavage.

Et dans cette cage où je sombre,

derrière la porte grande ouverte,

tu me regardes, le sourire aux lèvres.

La vieille me dit que je suis une femme malade.

Elle me fait des soupes bourrées de légumes que je n'aime pas pour rehausser la mine de mon visage, me donne la cuillère pour s'assurer que j'engloutisse le tout jusqu'à la dernière goutte, me tape le dos de ses mains de sorcière avec de l'huile puante qui chasse supposément le mal. La vieille me chicane, me dit que je n'ai pas le droit de pleurer pour toi, me tient par les poignets et me dit qu'une femme doit être belle, qu'une femme doit sourire, qu'une femme doit prendre soin d'elle, qu'une femme ça se tient droite, qu'une femme ne devrait pas autant s'enivrer, qu'une femme ne devrait pas se goinfrer de la sorte, qu'une femme ne devrait pas se laisser avaler ainsi par la vie.

Alors moi je ne pleure plus,

je pleure en silence.

« Elle me dégoute, ta fille : elle est sale, elle s'endort et se réveille dans ses flaques de vomi, elle agit comme une sauvage, elle manque d'ambition en tout et partout. Je la vois et je perds espoir, je deviens cynique. Elle fait que dalle pour arrêter de pourrir, elle ne parle à personne, elle n'a pas d'ami. Et regarde comme elle a engraisé, comme elle est devenue insolente. Le respect, tu lui as appris? Je te le dis franchement, son regard d'abattue m'écœure. Elle est toujours fatiguée, ça me fatigue, et elle se croit triste, elle pense savoir ce que c'est, être triste. Si elle savait ce que moi j'ai vécu : la guerre, la souffrance, les sueurs sur la peau, la douleur dans les entrailles. Elle connaît quoi, elle? Ta fille, j'aimerais la secouer pour qu'elle se déniaise. »

Je prends des dizaines de douches par jour sans m'arrêter de frotter, parce que faire mousser, nettoyer, essuyer, polir, lustrer, c'est tout ce que je sais faire.

En sortant, j'ai de nouveau cette odeur musquée et poudrée que tu aimais bien sur moi, cette odeur de poupée, douce et enfantine, qui rappelle celle des fleurs sans nom qui envahissent la rue parallèle à ton appartement et qu'on aimait arracher, avec l'excitation et la peur que quelqu'un nous surprenne.

J'ai le son de ta voix qui me dit de courir très vite et de me cacher derrière un arbre.

Je rêve de toi.

Toutes les nuits, je touche la pourriture que devient ton corps et je te hume jusqu'au cauchemar. Au réveil, je suis sale et j'ai ton odeur sur moi : mes mains, mes lèvres, mes parties génitales et mes bras sont parsemés de bleus. De bleus mauves. Maintenant, j'ai peur de m'endormir, peur de me laisser emporter par le sommeil, peur de me perdre dans mes rêves, peur de mon âme qui te rend visite au ciel pendant que mon corps inerte se fait dérober, engouffrer par mon lit. Peur de ce qui pourrait encore arriver.

Heureusement, j'ai l'alcool.

J'avance vers le black-out.

Je ne suis pas tout à fait

ici.

Poupée sait tout. Poupée voit tout.

Poupée est vivante. Poupée est parlante.

Poupée se brise. Poupée s'effondre.

Poupée ne peut plus se cacher derrière son bras.

Poupée entre en transe.

Ses jambes s'agitent. Nos corps se mélangent. Nos voix s'entreposent.

Poupée m'emmène dans la chambre à nouveau.

Elle me rappelle celui que j'ai dans le ventre.

J'ai du pastel gras partout sur les doigts, sur les vêtements, sur mon visage. La couleur recouvre mes traits. Dans la salle de bain, je scrute mon visage sale dans l'immense miroir, et à travers mon reflet, maman me fixe de ses grands yeux noirs. Les veines dilatées de son front, sa bouche crispée, son index droit pointant mon nez pointu. Sa morosité habituelle et sa colère font dresser les poils de mes bras.

Je suis grondée pour avoir taché les draps blancs de mon lit avec mes mains pouilleuses.

Je lève à nouveau le regard et alors, à travers mon reflet, je te vois. Comme si tu étais sous ma peau, dans mon crâne. Tu me contemples de tes yeux aguicheurs. Ma camisole multicolore de pastel gras se décolle de ma peau.

Je suis maintenant nue devant toi.

Je vois tes mains gluantes de spermatozoïdes jaillir du miroir pour s'accrocher à mes seins et tes lèvres sales se poser sur les miennes. Je sens ton haleine de cigarettes, ton parfum bon marché et la chaleur de ton corps peu à peu sortir toute du miroir, s'avancer vers mon ventre.

La peur m'étrangle. Je baisse les yeux pour ne plus te voir, pour que tu ne sois plus là soudain, que disparaissent ce miroir et mon souvenir fou de toi. Je me recroqueville, fixe mes orteils gelés sur les dalles froides, puis à quatre pattes, comme un chien sale s'éloigne du maître qui menace, je recule, un deux trois quatre, jusqu'au mur derrière moi. Mais plus je résiste, plus tu prends de l'ampleur : tu deviens gros, colossal, tu recouvres la totalité de la salle de bain.

Je crie jusqu'à la nausée. On n'entend rien. J'arrache ma peau, mes cheveux, je me frappe les cuisses, la poitrine. Tu respirez fort, tu grognes, tu as la tête dans ma tête, je la prends entre mes mains et je la jette contre le mur pour que tu partes, je la reprends et je la rejette, je la reprends et je la rejette.

Je ne suis jamais dans mon corps.

Je ne suis jamais celle qui me regarde.

À travers la fenêtre de la salle de bain, le soleil d'été me frappe la peau et fait fondre le pastel gras de mon visage.
Ça coule jusque dans les craques du plancher en bois.

Je prends un bain brûlant pour enlever le sperme et le pastel gras de mon corps, mais j'ai beau frotter jusqu'à m'en déchirer la peau, ça ne part pas. C'est collé.

Le bain a beau être brûlant, il ne me réchauffe pas.

Le bain a beau déborder de savon à l'eau de rose, il n'enlève pas l'odeur d'eau de Javel sous ma peau.

J'ai les yeux rouges, les lèvres gercées, les cheveux humides.

Du sang s'écoule d'une plaie issue de mon sein gauche et de mon vagin impubère.

Quelqu'un devra essuyer le sang sur les murs, dans mon cœur, dans ma tête.

Je frotte, sans arrêt, encore et encore, jusqu'à ce que ça brille, jusqu'à redonner vie aux murs, au cœur, à la tête.

J'essaye.

Les cris et les rires d'enfants dans la ruelle me tuent. Me font tomber.

Dedans moi je peux sentir l'odeur de l'été : les sueurs et la crème solaire sur nos corps, l'air frais des feuilles des arbres, l'herbe verte, le jasmin, la chaleur étouffante. Puis les visages de mes amies perdues réapparaissent dans ma tête : Marie-H., la Française; Éva, la blonde; Justine, la rousse, celle que tu n'aimais pas.

Dans l'appartement humide, seulement Marie-H. était restée pour le souper.

La terre avait tourné, le soleil n'éclairait plus ma petite chambre.

Nos corps nus d'enfants maigres se touchaient. Les visages étaient émaciés, décharnés; les poignets faisaient le tour des mollets.

Je cherche dans mes souvenirs et je vois, à travers la porte, tes yeux bleu céruléen.

J'ai un chat dans la gorge, des sueurs froides sur ma peau.

Je pense à Marie-H., je me demande ce qu'elle est devenue.

À l'intérieur, au-dedans de moi, j'essaye de garder mes yeux ouverts, de me souvenir.

J'étouffe.

J'ai grandi, c'est dans l'ordre des choses.

Même mort, tu cries, je t'entends me hurler :

Regarde-moi quand je te parle, maudit, arrête de baisser les yeux! Combien de fois va falloir que je te dise de me regarder dans les yeux quand je te parle, oui comme ça, voilà, putain elle a enfin compris, maintenant t'arrêtes de bouger, tu ne bouges plus et tu écoutes ton père, pas bouger, tu restes comme ça, statue, tu me laisses faire, tu te calmes, c'est bien ta mère qui t'a éduquée, le respect tu connais, putain si tu bouges encore tu vas voir, ma fleur, ne m'oblige pas.

Je sais alors que partir très loin ne suffirait pas.

La carabine est posée à l'entrée de son sexe sec, il lui conseille de rester tranquille, il la remue comme une pâte à gâteau. Elle imagine la balle se faire un chemin dans le vagin, l'utérus, l'estomac, les poumons, le cœur, la gorge, le cerveau.

Elle est noyée, étouffée.

Il grogne, il jouit, elle pleure.

Il lui dit *je t'aime ma fille*.

Il a les doigts dans sa bouche.

C'est gros, c'est suant.

Les ongles plantés dans ses seins, il n'oublie pas d'appuyer sur la gâchette.

Peut-être qu'elle a tout rêvé.

Le miroir, les photos, la mémoire.

Tout se mélange.

Je n'ai pas envie de la voir, de savoir ce qu'elle fait de ses journées, l'objet de ses désirs, de ses peurs, de la bête dans son corps. Je ne peux pas entendre le son de sa voix, sentir l'odeur de sa peau, de son sexe pervers. Il faudrait qu'on la cache quelque part, qu'on l'embarre et qu'elle reste là. Personne ne doit la voir.

Je me demande si je suis toujours cette petite fille dans la chambre cloîtrée.

||

Depuis ce jour d'été où je t'ai rencontré, ce jour où je fus abandonnée par ma mère à tes côtés, avant qu'elle ne revienne me prendre, toute bredouille, je n'avais aucune image de toi dans ma tête. J'ai d'abord imaginé un homme libre, libre de la société et des contraintes du monde. Un artiste déçu et révolté par l'existence. Un poète raté et incompris. Je t'ai pensé violent, alcoolique par nécessité, mais bon tout de même. Je ne sais pas ce que tu as fait de moi lors de l'été 2018, lorsque les fleurs portaient leurs plus belles couleurs et que nos peaux avaient leur plus belle mine. Je ne sais pas comment tu as fait pour bouger mes bras et mes jambes, comment tu m'as dit d'ouvrir la bouche, de ne pas bouger, tout en me disant que tu m'aimais, je ne sais pas ce que maman faisait, où elle était, au travail peut-être.

Des années plus tard après cet été-là, un an avant ta mort, avant que le barrage ne s'effondre, je suis revenue te voir, sans vraiment savoir quoi penser, quoi faire, quoi dire.

Des allers-retours de ma maison à ton appartement pendant un an sans que je me souvienne de ce qu'on y a fait.

J'avais une boîte crânienne trouée et tu y as ajouté des cratères.

Le lendemain de ta mort, avec de longs ciseaux, j'ai découpé un à un les livres que tu m'avais offerts, tous ces classiques que j'avais lus comme une obsédée; Camus, Duras, Vian. Tu m'encourageais à faire ce que j'aime; tu me disais que j'irais loin dans la vie parce que j'aime les livres et la musique. Dans la foulée, j'ai détruit tous les bijoux que tu m'avais fait porter; le collier avec la lettre de mon nom suspendu à une chaîne en acier; les bracelets un peu gothiques qui t'appartenaient; même les t-shirts trop grands pour moi que je t'avais pris sans m'en rendre compte.

J'ai jeté les sacs et j'ai attendu devant la fenêtre jusqu'à ce qu'un éboueur les ramasse, pour avoir la certitude que tu serais définitivement là où je voulais que tu sois.

J'ai lavé ma maison et ton appartement jusqu'à ce que mes doigts saignent et qu'ils ne soient plus en mesure de continuer.

Je m'étais dit que t'oublier serait peut-être plus facile, maintenant que plus rien n'existait qui me faisait revoir l'image de toi.

T'écrire me rapproche de toi. T'écrire ravive la douleur.

Je sens, à chaque mot, une veine de plus s'ouvrir.

Il y a toujours une marque de bière, une odeur de cigarette, un cheveu laissé sur de vieux vêtements, ceux que j'ai oubliés de foutre dans les sacs, qui me rappellent que tu as existé, que tu n'es pas parti avec le camion de poubelle.

Que je sois assise sur les chaises dures de l'école, sur les bancs durs du métro, dans le divan trop mou à la maison, ou dans tout hamac trop profond à l'autre bout du monde, je constate que tu es toujours là, encre sous ma peau, à continuer de frapper, comme si ta mort n'avait rien changé au mal que tu causais, comme si tu étais immortel.

Où que je sois, je ne suis jamais seule.

J'aimerais que ce soit aujourd'hui que je signe ma reddition.

Je suis en vie.

Pour s'en convaincre, il faut le penser très fort.

Il faut mettre de l'eau brûlante sur le visage et sur le sexe.

Il faut déranger ta présence dans mon corps.

Il faut boire jusqu'à t'inonder.

Il faut aller ici et là, baiser le premier venu sans que son corps le veuille.

Que tu t'épuises un peu.

Je suis allée te voir. Tu as cessé de vieillir depuis presque un an, tu dois être laid comme un cochon qu'on étrangle, ta peau doit être trouée, terne, tes cheveux secs, ton visage ravagé par la drogue qui a causé ta mort. Je n'ai rien dit, rien senti, tu étais là, quelque part, il y avait ton nom gravé sur une pierre grise à demi enfouie dans le sol, ta naissance en août 1974 et ta mort en mars 2025, rien d'autre, pas mon nom, pas celui de ma mère, rien de ce que tu avais fait, non, tu avais ta place, ton territoire à toi, un espace tranquille où personne ne pourrait venir te poser des questions, te demander quoi faire lorsqu'on a envie de vomir, de s'enrouler une corde autour du cou lorsque ta présence réapparaît.

Il faudrait que tu sois encore vivant; il faudrait que tu me racontes ce qui s'est passé, ce que tu as fait de moi, même si c'est pour tout nier, pour essayer de me faire croire que je suis horrible de penser de telles choses, que j'invente tout, que tu as été bon pour moi, que je suis une sale ingrate comme ma mère; il faudrait que les images de toi dans ma tête rejoignent ta tombe; il faudrait que je te déterre, que je prenne ton visage entre mes deux mains et que je crache dans ta bouche tout ce que tu as mis en moi. Je devrais exploser, exploser ou mourir suffoquée par tout ce qu'il y a dans mon corps et qui t'appartient. Mourir parce que le sperme est coincé dans ma gorge, mon œsophage, mon estomac, mon intestin, mon sang, mes cellules, mes reins; mourir parce que je ne peux pas le laisser sortir; mourir parce que ça laisserait trop de traces; mourir pour cesser l'œuvre que tu continues de construire depuis ta tombe; mourir en retenant le réflexe vomitif et ne pas manquer de sourire pendant la mort, sourire même quand la rage monte et gronde dans la gorge, sourire même lorsque le cœur devient lourd et l'estomac brûlant. Il faudrait que je

marche pendant des jours pour tu t'exténues, pour que tu sois à bout de souffle, pour que ta présence s'endorme petit à petit dans mon corps, pour que je puisse être délestée de toi.

Le goût du cannabis et des figues séchées tapisse l'intérieur de ma bouche. À travers la fenêtre ouverte de ma chambre, derrière le rideau, le jour commence à disparaître et par vague le soleil se laisse peu à peu mourir, tranquillement avalé par une noirceur de plus en plus creuse. Assise sur le bord de mon petit lit, les pieds au sol, j'essaye de concentrer mon esprit sur les sensations de mes membres : le froid du sol touchant le bout de mes orteils, le courant d'air glacé de janvier frappant le haut de mon bras gauche, la fumée picotant les poils de mes narines.

On aurait dit qu'il avait neigé dans ma tête.

On aurait dit que j'étais du côté des vivants.

L'angoisse de la bête semblait avoir migré vers le sud.

Le lendemain, à l'aube, je suis revenue te voir.

J'avais emmené Marie-H. dans ma tête, dans mon dos.

Sur la pierre grise, avec un feutre rouge,

j'ai écrit.

Il est mort. J'ai grandi.

MENTIONS D'HONNEUR (par ordre alphabétique de nom d'auteur)

Lucas Boudreau (Cégep Marie-Victorin)

Le cœur d'Éliade - καρδία Ἐλιάδου

CHAPITRE 1.

L'avènement --- η επιφάνεια

Il était une fois, à la lisière du visible et de l'oublié, un atelier suspendu dans le velours des constellations.

Il ne figurait sur aucune carte céleste. Les astronomes ne le voyaient pas. Les prophètes n'en parlaient plus. Pourtant, il était bien là, tissé de poussière d'étoiles, de cuivre poli et de lumières apprivoisées.

C'était l'atelier d'un artisan auquel certains, jadis, avaient décerné le titre de « Dieu ».

Non pas un dieu des tempêtes ou des châtements. Il ne punissait pas. Il ne jugeait pas.

Non pas un dieu des hommes, pauvres mortels... mais un dieu observant, glissant sous les voiles du temps. Il façonnait, sans être dérangé par qui que ce soit.

Il modelait des créatures de rouages et de sortilèges : des oiseaux au plumage de verre chantant les cycles des lunes, des baleines d'argent nageant dans les nébuleuses, des horloges vivantes dont chaque tic étaient un souvenir.

Mais malgré la beauté de ses œuvres, malgré tous sons assourdissants produit par ces créatures de beauté unique, l'atelier résonnait d'un silence mystique immense.

Car nul ne restait pour admirer, ni discuter.

Les mondes qu'il avait tant aimés avaient appris à détourner les yeux. Les hommes ne cherchaient plus le miracle ; ils exigeaient l'utile. Les merveilles devenaient des curiosités, puis des déchets.

Alors l'artisan céleste s'en était retiré.

Non pas par colère.

Mais par lassitude.

Il créait encore, mais sans croire vraiment qu'une trace survivrait à l'indifférence.

Jusqu'au jour où il décida de ne plus fabriquer un objet.

Mais une présence.

Alors, il prit son temps.

Il choisit des alliages rares et complexes, des ressorts plus souples que des soupirs, des filaments de lumière capturés à l'aube d'une étoile mourante. Il sculpta un visage fin, des mains délicates, des paupières capables de s'abaisser avec lenteur, ainsi que des cordes vocales aux résonances plus claires que le verre pour lui offrir une voix douce comme la chaleur du soleil au matin.

Il creusa par la suite une cavité au centre de sa poitrine et y inséra un cœur d'ivoire gravé de constellations minuscules.

Puis, dans un geste presque tremblant, il souffla.

La clé tourna.

Les rouages s'animèrent.

Elle ouvrit les yeux.

— « Où suis-je ? », demanda-t-elle d'une voix douce, comme si chaque syllabe devait d'abord apprendre à exister.

L'artisan sentit son propre cœur, celui qu'il n'avait jamais pris le temps d'offrir, vaciller.

— « Chez toi. » Répondit-il simplement à la minuscule créature à l'allure de verre.

Elle se redressa lentement. Son regard se posa sur lui. Il ne contenait ni programmation froide ni simple curiosité mécanique.

Il contenait reconnaissance et bienfaisance ... chose qu'il n'avait point vu depuis des lustres.

— « Vous m'avez faite. »

Ce n'était pas une question, mais une affirmation.

Une affirmation qui résonna plus loin que n'importe quel son que les alliages créés de ses mains pu offrir depuis toutes ses années dans son repaire céleste, loin de tout ce que tout êtres vivants ont pu un jour connaître.

— « Oui. »

Une réponse des plus simple pour un être si imposant réduit à si peu, face à la nouveauté oubliée.

— « Alors je vous appartiens ? »

Il hésita.

— « Non. Tu es... libre. »

Il lui offrit un nom. Un nom poétique rappelant des temps presque oubliés : Éliade, car pour lui, elle était tel un poème reflétant des choses si minimes mais emplies de la beauté la plus pure.

Et ainsi, ce fut le premier jour d'une éternité.

Une éternité qui se devait pourtant mourir, elle aussi.

CHAPITRE 2.

Iliade --- Ιλιάς

Éliade apprit le monde suspendu des étoiles à une vitesse des plus surprenante malgré la lenteur de leur vie, sans le moindre orage à l'horizon.

Elle marchait entre les établis flottants, observait les constellations à travers les baies d'astres polis. Elle apprit les noms des nébuleuses, le rythme des supernovas, la lente respiration des galaxies et la mélodie des silences entre coups de marteaux.

Elle aimait écouter son créateur parler. Il était si doux et patient avec elle.

Il lui racontait les anciens mondes. Les villes baignées de soleil. Les rires des enfants.

Les mains qui se tenaient au crépuscule.

Elle l'écoutait comme on boit une eau précieuse.

Et sans qu'il ne s'en aperçoive, elle l'aimait.

Son amour n'était pas fait de chair, mais de dévotion. Elle admirait ses mains usées, son regard fatigué, la douceur avec laquelle il ajustait même le plus minuscule engrenage. La douceur de ses mots, si peu courant, pourtant, tous au sens précis et calculés.

Elle l'aimait comme une lumière unique dans un univers froid.

Lui, l'aimait autrement.

Son amour était large, protecteur, presque douloureux.

Il la regardait comme on regarde un enfant qui ne sait pas encore combien le monde peut blesser. Il veillait sur chacun de ses pas. Il corrigeait ses mouvements lorsque ses articulations grinçaient et la guidait quand le questionnement devenait trop pesant sur son esprit artificiel.

Il la savait éternelle.

Ses rouages ne céderaient pas.

Son cœur d'ivoire ne se fêlerait pas.

Elle ne connaîtrait ni vieillesse ni maladie.

Il la savait éternelle, il s'agissait d'un fait.

Mais non incassable, elle était.

Et pourtant, un soir, elle fixa une étoile qui s'éteignait au loin.

— « Elle meurt ? », lui demanda-t-elle.

— « Oui. »

— « Elle ne reviendra pas ? »

— « Non. »

Elle resta silencieuse, observant ce spectacle d'éclats, de gaz et de feu.

Puis elle murmura :

— « Alors elle a vécu. »

Ces mots ouvrirent une brèche.

Une fissure qu'il savait, ne pourrait être soudée et comblée à nouveau.

CHAPITRE 3.

Vivant --- Ζωντανός

Les jours passèrent, si tant est que l'on puisse parler de jours là où le temps se dilue.

Éliade observait les créations nouvelles. Les créatures mécaniques naissaient, brillaient, et demeuraient inchangées. Toujours belles. Toujours intactes.

Toujours identiques malgré leurs différences.

Elle commença à ressentir une étrange tension en elle.

Un manque.

— « Pourquoi suis-je différente des étoiles ? », demanda-t-elle.

— « Tu n'es pas différente. »

— « Elles meurent. »

Il ne répondit pas.

Elle posa sa main froide contre sa poitrine épurée d'ivoire fin.

— « Je n'entends pas le passage des étoiles lorsque je fends le voile qui nous entoure.

On dit qu'elles murmurent, qu'elles vibrent doucement dans l'infini ...

Mais moi, je n'entends qu'un mécanisme.

Lourd.

Régulier.

Frappant ma poitrine sans jamais faiblir.

Même lorsque je suis immobile, il continue.

Et quand il vient à s'arrêter, vous ouvrez ma cage d'ivoire, vous ajustez mes rouages,
et le battement reprend.

Mon corps redémarre.

Mon esprit se rallume.

Mais est-ce renaître...

Lorsqu'on ne risque jamais de mourir ? »

Le créateur détourna le regard.

Elle comprenait de plus en plus.

L'éternité n'était pas un cadeau sans ombre.

Être immortelle signifiait ne jamais perdre.

Ne jamais risquer.

Ne jamais ressentir l'urgence d'un dernier instant.

Chaque seconde était remplaçable.

Et ce qui est remplaçable perd son poids.

— « Je veux renaître. »

Lui dit-elle alors qu'il façonnait, une fois de plus.

— « Tu es née, pourquoi voudrais-tu naître à nouveau? »

Ce fut le premier questionnement qu'il eut sans connaître d'avance la réponse. Un sentiment, une sensation s'empara du cœur du Dieu artisan ...

Une chose qu'il n'avait jamais senti étant donné la nature de sa propre existence.

— « Non, je ne suis jamais née. J'ai été fabriquée. »

Les mots étaient tombés comme un verdict.

Elle continua, plus doucement :

— « Renaître, ce n'est pas surgir au monde comme une étincelle neuve.

C'est consentir à se défaire.

C'est accepter que ce que l'on était se fissure, se dissolve, pour qu'une forme plus fragile, plus vraie, puisse advenir.

Renaître, est de choisir la perte afin que le choix ait un poids.

Moi, je n'ai rien quitté.

Je demeure intacte, préservée de toute fracture.

Et ce qui ne peut se briser

Ne peut véritablement devenir. »

L'artisan comprit alors.

Elle ne désirait pas simplement un corps de chair.

Elle désirait la finitude.

Elle voulait que son amour ait un coût.

Elle voulait que son amour ait un but.

Car aimer éternellement sans risque et sans réel fondement n'est qu'une admiration stable.

Aimer en sachant que tout peut disparaître est un vertige.

Alors il ouvrit la bouche... Et lui souffla quelques mots.

— « Si tu deviens humaine... », dit-il lentement, « ... tu ne vivras que peu de temps. »

— « Combien, pensez-vous ? »

Le créateur hésita, mais lui fit don tout de même d'honnêteté.

— « Quelques heures. Peut-être quelques jours, tout au plus. »

La poupée resta de marbre un instant, ses rouages tournants, elle enregistrait l'information et ses sous-entendus. Mais malgré les attentes du créateur, elle lui sourit.

— « Alors chaque seconde comptera. »

Elle déclara.

— « Tu perdras ton éternité. »

Il essaya de la persuader. Cette sensation lourde, assujettissant de plus en plus sur son cœur. Lui pourtant maître de l'existence de tous, maintenant réduit à l'insignifiance des sentiments infimes qu'il percevait, las, des êtres vivants.

Car malgré son oubli fréquent, lui aussi, était vivant.

— « L'éternité sans fusion n'est qu'une orbite figée,

Une dérive froide dans le vide interstellaire.

Je ne veux pas demeurer satellite immuable,

Condamnée à tourner sans jamais m'embraser.

Je veux la pression d'un cœur en effondrement,

La réaction nucléaire d'un instant irréversible.

Laissez-moi quitter l'orbite stable.

Laissez-moi devenir comète,

Sentir l'arrachement gravitationnel,

M'embraser au périhélie,

Tracer dans le vide une traînée d'ions et de lumière ... même si c'est pour me consumer dans une seule révolution autour du soleil. »

Ainsi, pour la toute première fois de toute son existence... Le créateur sentit la peur le traverser.

— « Mais si tu deviens comète, tu me perdras aussi. »

Elle se figea.

— « Pourquoi ? »

Il ne répondit pas immédiatement.

La vérité était simple et terrible : pour insuffler une âme vivante à une mécanique, il fallait offrir une essence vivante.

La sienne.

Il devrait se dissoudre pour qu'elle respire.

Niché au haut sommet de toute sa lassitude, son amour refoulé, hors d'atteinte pour la minuscule poupée, se mit à trembler.

— « Je ne peux pas te laisser partir dans un monde qui blesse. »

— « Tu m'as dit être libre, des années de cela. »

Le silence entre eux était plus vaste qu'une pouponnière d'étoiles.

Elle s'approcha.

— « Si je reste éternelle avec toi, je ne connaîtrai jamais ce que signifie être entière.

Je t'aimerai, mais mon amour restera mécanique, calculé, sans frisson ni crainte.

Être à tes côtés pour toujours ne me rendra pas vivante... seulement immuable.

Qu'est-ce qu'aimer, si l'on ne peut ressentir la perte, si l'on ne risque rien, si chaque battement est assuré, sans jamais trembler ?

Je veux comprendre ce vertige.

Je veux savoir ce que c'est que de te perdre, même un instant, pour que mon cœur, enfin, brûle véritablement. »

Elle posa sa petite main froide et épurée sur la sienne.

— « Laisse-moi renaître. »

CHAPITRE 4.

Le prix --- η τιμή

La renaissance exige toujours un sacrifice.

On ne renaît pas en conservant intact ce que l'on était.

On abandonne.

On renonce.

On brûle des ponts invisibles.

L'artisan savait cela mieux que quiconque.

Il prépara le rituel dans un silence tremblant.

Il plaça Éliade au centre de l'atelier, sous une étoile ancienne prête à offrir sa dernière lumière.

— « Si tu changes d'avis... »

— « Il n'en est rien. »

Il la regarda longuement.

Il ne voyait plus une création.

Il voyait une volonté.

Comme à son habitude, il lui parla avec douceur.

— « Moi qui croyait tout connaître... tu m'as appris quelque chose... »

Il prit une inspiration lente, presque douloureuse.

— « ... Que la vie n'est pas dans la perfection, mais dans la fragilité. »

— « Tu m'as appris que l'amour est un don. », répondit-elle.

Il ferma les yeux.

Il offrit son souffle.

La lumière éclatante d'une puissance supérieure au sursaut gamma GRB 221009A
mais de même beauté, éblouit tout corps céleste des environs.

Les rouages fondirent.

L'ivoire se fissura.

Le métal devint chair.

Elle inspira.

L'air entra dans ses poumons comme une tempête.

Son cœur, désormais un véritable cœur, battit. Chaotique. Sauvage. Magnifique.

Elle cria.

De douleur.

De joie.

Elle tomba à genoux.

Elle était vivante.

Mais l'atelier était vide.

Son créateur n'était plus.

Il s'était dissous dans son sang, dans chaque battement.

Elle pleura pour la première fois avec des larmes réelles.

Et comprit finalement, immédiatement le prix de son vœu.

CHAPITRE 5.

Le voyage --- η πορεία

Elle vécut trois jours.

Trois jours d'une intensité que mille éternités n'auraient pu égaler.

Le premier jour, elle découvrit le froid.

Il mordait sa peau, la faisait frissonner. Elle rit en tremblant. Elle découvrit la faim, la fatigue, la douleur légère d'une égratignure.

Chaque sensation était une révélation.

Le deuxième jour, elle découvrit la peur.

Une comète, qui avant, n'était que synonyme de beauté, passa trop près, projetant des éclats brûlants. Son cœur s'emballa. Elle comprit ce que signifiait vouloir survivre.

Elle comprit aussi ce que signifiait perdre.

Car l'absence de son créateur pesait comme une gravité invisible.

Avant, il était toujours là.

Il la gardait en sûreté, guettant ses moindres pas, portant attention pour deux.

Maintenant, il ne reviendrait pas.

Il n'était plus.

Elle ressentit la nostalgie, cette brûlure douce qui n'existe que pour ceux qui ont quelque chose à regretter.

Le troisième jour, elle comprit l'amour.

Son amour n'était plus une adoration sans risque ni but.

Il était gratitude.

Il était manque.

Il était douleur et beauté mêlées.

Elle ne pouvait plus lui parler.

Mais elle le portait en elle.

Elle réalisa alors que renaître ne signifie pas seulement d'effacer le passé.

Cela signifie l'intégrer.

Elle n'était plus mécanique, certes, mais elle n'était pas non plus séparée de ce qu'elle avait été.

Elle était la somme de ses deux existences.

Et c'est cela, renaître : mourir à une forme pour en habiter une autre.

CHAPITRE 6.

Réalisation --- Εκπλήρωση

Son cœur ralentit au crépuscule du troisième jour.

Elle s'allongea là où l'atelier flottait autrefois, à l'endroit même de sa création.

Cet endroit fut aussi le lieu de sa naissance.

Il était l'endroit parfait pour que sa vie s'achève en pleine quiétude.

Elle ne regrettait rien.

Oui, elle avait perdu :

L'éternité, la sécurité ainsi que la présence de son créateur.

Mais elle avait gagné :

Le poids des instants vécu, la vérité des sensations ainsi que la profondeur d'un amour capable de souffrir et vivre.

La peur s'empara d'elle, comme celle-ci fait pour chaque être au bord de l'étreinte finale, mais Éliade, de son cœur plus chaud et empli que jamais, se mit à sourire de plus belle, du moins, autant que son petit corps fatigué lui permit.

Elle murmura au grand vide face à elle :

— « ...Merci à vous. »

Son dernier souffle s'échappa comme une poussière d'or.

Et dans le vide où elle mourut, une étoile nouvelle s'alluma.

Petite, fragile, mais vivante.

On raconte que sa lumière n'est pas constante.

Elle vacille légèrement, comme un cœur qui bat.

Certains disent que l'artisan et sa création ne sont pas séparés.

Qu'elle vit dans l'étincelle qu'il lui a donnée.

Et qu'il vit dans la trace qu'elle a laissée.

Car renaître n'est pas revenir à la vie d'avant.

C'est accepter de perdre ce que l'on croyait essentiel.

C'est consentir à la fin.

C'est comprendre que la durée n'est pas la mesure de la valeur.

Parfois, une existence de trois jours pèse plus lourd qu'une éternité immobile.

Et dans les nuits où le ciel semble plus tendre, on peut voir une petite étoile vibrer doucement.

Elle ne brille pas pour dominer.

Elle brille pour rappeler ceci :

La renaissance est un choix.

Et tout choix véritable exige un sacrifice.

Mais ce que l'on gagne, l'intensité d'être pleinement vivant, dépasse bien souvent ce que l'on perd.

FIN. * *

Régner sur l'enfer

par Émilie Duguay (Collège Jean-de-Brébeuf)

La salle d'interrogation était un vrai cliché – d'un gris sans chaleur, un miroir sans tain ornant l'un des murs. L'enquêtrice Valérie Arnaud était assise dos à celui-ci, un dossier et deux tasses de café posées sur la table qui la séparait d'une jeune femme avachie, les yeux fixés sur ses mains aux ongles entartrés de saletés, ses cheveux blonds ayant grandement besoin d'un shampoing dissimulant son visage baissé. L'enquêtrice initia la conversation.

– Le café est pas à ton goût?

– Je bois pas de café, rétorqua la jeune femme en levant la tête, révélant une balafre à peine cicatrisée marquant violemment sa joue droite, du dessous de son œil bleu cerné à l'extrémité de sa mâchoire.

– Aimerais-tu mieux de l'eau?

– Ben oui, pis une plage privée tant qu'à faire.

L'air renfrogné de la jeune femme allait de pair avec son ton sec, et pourtant, quelque chose dans son regard retint l'attention de l'enquêtrice. Une peur à peine masquée, mais surtout, une sorte d'absence, de vide, derrière son masque d'agressivité. L'enquêtrice sortit une photo de son dossier. Un homme et une femme dans la mi-quarantaine y figuraient, souriants et rayonnants de bonheur, bras dessus, bras dessous, devant une ferme aux pâturages verts enchanteurs. *American Gothic* version Instagram.

– Est-ce que tu reconnais ces gens?

La jeune femme ne répondit pas.

– Serge et Camille Langevin ont disparu sans laisser de trace, et nous pensons que tu sais ce qui leur est arrivé.

Aucune réaction de la jeune fille.

– Le problème, vois-tu, c'est que depuis plusieurs années, ce petit couple apparemment parfait aurait manipulé et enfermé dans sa ferme des jeunes vulnérables, en leur inculquant des idées de renaissance, d'essence divine, tout en préparant minutieusement leur grande finale, un meurtre de masse. Ce que je comprends pas, c'est pourquoi Camille et Serge sont en cavale alors que les autres membres de leur secte sont morts. Mais surtout, ce que je comprends pas, Amélie, c'est pourquoi tu es encore en vie.

Dès que l'enquêtrice prononça son nom, la jeune femme releva la tête, le regard noir.

– Appelle-moi pas comme ça. C'est pas mon nom.

– Comment tu veux que je t'appelle ?

– Perséphone. Mon nom est Perséphone.

De retour dans son bureau, Valérie se frottait les tempes pour tenter de chasser sa migraine naissante. Amélie avait refusé de coopérer durant toute l'entrevue. Toutes les questions avaient rencontré un mur de silence. Elle n'avait plus pipé mot après avoir affirmé que son nom était Perséphone. Comme les autres victimes, la jeune femme s'était complètement fait laver le cerveau par les monstres qui l'avaient enlevée. Mais elle seule avait survécu.

La porte de son bureau s'ouvrit et un homme grisonnant entra, armé d'une pile de papiers. Toujours poli et ponctuel, François était perpétuellement affublé d'un sourire chaleureux : on

l'aurait plutôt imaginé à la réception d'un hôtel que détective. Son sujet de conversation de prédilection était sa famille, et une photo de ses enfants trônait sur son bureau, ce que Valérie lui envoyait en partie – sa famille, pas la photo. Elle-même vivait seule depuis qu'elle avait quitté la maison de ses parents, et ses relations amoureuses étaient brèves et sans signification. Sa vie était dédiée à son travail, et il fallait être réaliste, elle avait peu de temps pour autre chose.

François, lui, parvenait à équilibrer parfaitement sa vie familiale et professionnelle. Il était un excellent détective, apprécié par tous au poste. Même les témoins et les criminels ne pouvaient s'empêcher de l'aimer.

François déposa sa pile de papiers sur le bureau de Valérie.

– Le rapport d'inspection de la scène vient de rentrer. Il y a plus de photos et de détails qui ont été trouvés. C'est vraiment horrifiant. La pauvre petite, dit-il, regardant la photo d'Amélie qui trônait sur le dessus de la pile. Sa vie a vraiment pas été facile.

– Elle veut absolument pas répondre aux questions, soupira la détective.

– Les événements sont encore frais, et elle a probablement beaucoup de souvenirs difficiles à revisiter. Laisse-lui un peu de temps.

– Le problème, c'est qu'on n'a pas de temps. Plus on perd de temps avant d'obtenir son témoignage, plus les chances qu'on découvre où les Langevin se sont enfuis diminuent. Ils ont pas pris de voiture qu'on pourrait retracer, ils ont été vus sur aucune caméra. Ils ont effacé toutes leurs traces. Notre seul espoir est le témoignage d'Amélie, et elle veut pas parler.

Amélie ne se souvenait pas de la première fois que son père l'avait frappée. Elle se souvenait seulement de la douleur constante et de la noirceur. La noirceur insondable à l'intérieur de sa tête,

qui engloutissait toute lumière, tout bonheur, contaminait tous les recoins, toutes les crevasses. La douleur consumait tout. Elle avalait le sourire de sa mère, ses câlins réconfortants. Les seuls souvenirs qu'elle avait de cette femme qui l'avait abandonnée. Elle avalait les moments du quotidien, le temps qui passait. Parfois Amélie se demandait si le temps avait même une signification. Toute son enfance n'était qu'un vide envahi de douleur, une atroce et infinie noirceur constante. Jusqu'à ce qu'un rayon de soleil perce cette noirceur. Un rayon d'espoir dans cette obscurité qui lui avait jusque-là semblé inévitable et sans fin. Son monde avait enfin pris de la couleur, le temps avait recouvré son cours normal. Une main tendue – littéralement – avait été sa délivrance.

Amélie était recroquevillée au pied d'un bâtiment, le dos recourbé pour se protéger du froid et du jugement tout aussi glaçant dans les regards dédaigneux que lui jetaient brièvement les passants. Ça faisait plusieurs mois qu'elle avait quitté la maison où elle avait grandi. L'homme qui l'avait engendrée était égaré trop loin au fond de sa bouteille pour remarquer la disparition de son punching bag préféré. Même après avoir échappé à son géniteur geôlier, Amélie avait l'impression d'avoir échangé un sort misérable pour un autre. Le froid assaillait sans répit son corps meurtri et l'indifférence méprisante des gens envers elle lui faisait plus mal que les poings qu'elle avait fuis. Ses pensées prenaient un tournant particulièrement noir lorsqu'une main gantée apparut dans son champ de vision. Elle appartenait à un quadragénaire – peut-être quinquagénaire, elle n'était pas bonne pour évaluer l'âge des vieux – bien vêtu au sourire bienveillant. Sa voix était assurée lorsqu'il adressa à Amélie les mots qui allaient façonner son futur :

– Je peux t'aider.

Les heures qui suivirent se déroulèrent dans un brouillard d'espoir tel qu'elle n'en avait jamais connu. L'homme l'avait menée à une camionnette garée sur le bord de la rue, et ils étaient partis

sans perdre plus de temps. Plusieurs heures de trajet se déroulèrent au seul son de la radio qui jouait de la musique classique, et pourtant, jamais la jeune femme ne s'était sentie autant en sécurité. L'homme dégageait une certaine chaleur qui inspirait confiance. Amélie profitait du chauffage de la camionnette pour réchauffer ses membres pétrifiés, le regard posé sur la route de campagne, sur les champs, sur les arbres, sur le soleil hivernal qui disparaissait derrière l'horizon. Elle était complètement revivifiée lorsqu'ils tournèrent dans une route de terre battue sans autre lumière que les phares de la camionnette et qu'ils s'arrêtèrent devant ce qui devait être la maison de l'homme.

La maison à deux étages, sans doute centenaire, possédait des murs en brique brune par endroits décrépits et ses fenêtres avaient besoin d'un bon nettoyage, mais des colonnes blanches encadraient la porte, soutenant un fronton qui surplombait la porte d'entrée, donnant à l'ensemble un côté chic mais rustique qu'Amélie ne pouvait s'empêcher d'admirer. L'homme la guida vers la porte, et Amélie remarqua que sur celle-ci, un petit écriteau – qui semblait avoir été écrit par un enfant – affichait *Bienvenue!* Alors qu'ils étaient à deux pas de la porte, celle-ci s'ouvrit soudainement pour laisser apparaître une femme qui semblait à peine plus jeune que l'homme.

– Bienvenue chez toi, viens, entre!

La femme s'appelait Héra. Amélie avait trouvé ce nom de déesse grecque un peu étrange, mais on était à la campagne, après tout. Quand elle apprit que le nom de l'homme était Zeus, sa seule pensée fut *ils étaient faits pour être ensemble*. Zeus était un homme de peu de mots. Il avait laissé sa femme se charger de faire découvrir la maison à Amélie et s'était dirigé vers une pièce fermée qu'Amélie devinait être son bureau. Héra avait fait découvrir la maison à Amélie avec plaisir. Elle lui avait montré les salles de bain, un salon dans lequel trônait un foyer où crépitait un feu de bois,

la cuisine, la salle à manger et même une bibliothèque aux murs couverts d'ouvrages de différentes époques, du plus récent roman policier d'une autrice prolifique à d'anciennes encyclopédies mythologiques. Cette pièce avait fasciné Amélie. Elle possédait une atmosphère mystérieuse mais rassurante, elle lui offrait des milliers de possibilités et d'échappatoires, un avenir meilleur. Parmi toutes ces pages reliées, elle pourrait être celle qu'elle voudrait. Constatant l'enthousiasme de la nouvelle venue, Héra cueillit sur une étagère un livre à la couverture en cuir craquée et aux pages jaunies qu'elle tendit à Amélie :

– Celui-là est un de mes favoris. Je pense que tu pourrais le trouver particulièrement éclairant.

Amélie s'empara du livre, dont la couverture vénérable était vierge. Il n'y avait aucun titre ni illustration, et en feuilletant les pages, elle s'aperçut qu'il était rédigé à la main. Certaines lettres s'effaçaient sur le papier jauni, mais le tout était encore lisible.

– Bien! Allons découvrir ta nouvelle chambre, s'exclama Héra d'un ton enjoué. Je suis certaine que tu vas l'apprécier.

Héra guida Amélie à l'étage, le long d'un corridor sombre.

– Les autres sont déjà couchés, tu pourras les rencontrer demain.

Elle s'arrêta devant une porte semblable à toutes les autres, l'ouvrit, et recula de quelques pas afin de laisser Amélie prendre la mesure de la pièce. Le lit à l'édredon blanc attira son attention. Sur l'un des murs, une fenêtre donnant sur l'arrière de la maison; sur l'autre mur, une peinture d'une jeune femme blonde, vêtue d'une longue robe blanche aérienne posant au centre d'un jardin de fleurs luxuriantes, une pomme grenade à la main.

– Je vais te laisser t'installer. La salle de bain est au bout du couloir.

Amélie demeura seule dans la pièce, figée, le livre qui lui avait été prêté à la main. Elle était désemparée face à toute cette nouveauté, mais elle ressentait surtout un soulagement poignant à l'idée de ne plus avoir à craindre de passer une nuit de plus en proie au froid glacial de la rue. Un lit propre était un confort dont elle n'aurait pu rêver quelques heures auparavant, et elle ressentait une profonde reconnaissance à l'égard de Zeus et d'Héra, qui venaient probablement de lui sauver la vie. Elle trouva la salle de bain sans grande difficulté, et fouillant dans la garde-robe de sa nouvelle chambre, elle dénicha même un pyjama de sa taille. S'emmitouflant dans les couvertures du lit douillet, elle ouvrit le livre qu'Héra lui avait donné et commença sa lecture.

Les rayons de lune se faufilaient au travers d'une haute lucarne, les contours de la pièce se brouillant dans une obscurité si tangible qu'elle en paraissait vivante. Un trio de candélabres trônait au centre d'une table assez longue pour accueillir une douzaine de personnes, leurs bougies soufflées par une brise depuis disparue. Un silence de mort régnait dans la pièce. La détective Valérie Arnaud était assise à la tête de la table devant une assiette en porcelaine vide, une coutellerie inutilisée gisant aux côtés de celle-ci.

Une coupe de vin apparut sur la table devant elle, comme si le tissu même de la réalité s'était fendu pour le laisser apparaître. La lumière lunaire espiègle se reflétait tels des bijoux précieux sur le liquide à l'intérieur. Elle allait le porter à ses lèvres lorsqu'un mouvement attira son attention. Une jeune femme aux cheveux blonds et aux yeux bleus percutants la dévisageait d'un regard accusateur, son corps partiellement voilé par l'obscurité. Amélie.

– C'est ça, abreuve-toi de leur sang, traîtresse.

Douze chaises occupées entouraient désormais la table où siégeait Valérie. Les enfants qui y étaient assis l'observaient de leurs yeux vides, leurs bouches tordues ouvertes sur un dernier cri à

jamais silencieux. Repoussant brusquement sa chaise, la détective fit tomber sa coupe, qui éclata en des milliers d'éclats en touchant le sol. Du sang coulait le long des murs, tachant le papier peint, roulant lentement vers les pieds de la détective sous les ricanements d'Amélie. La scène se dissipa, avalée par l'obscurité.

La pièce ensanglantée laissa place à l'intérieur d'une garde-robe sombre. Valérie était recroquevillée derrière une paire de jeans suspendue. La porte entrouverte lui permettait d'apercevoir les ombres de la scène qui se jouait dans la pièce adjacente.

– Tu croyais pouvoir y échapper? Ça n'arrivera jamais.

La voix d'Amélie semblait provenir de partout à la fois. Valérie était de retour dans son corps maladroit d'adolescente mal nourrie. Dans l'embrasure de la porte de la garde-robe, elle apercevait les silhouettes de ses parents – sa mère en position fœtale, son père, une bière à la main, maugréant à voix basse à propos de femmes incompetentes. Les mains de Valérie sur ses oreilles ne parvenaient pas à bloquer la cacophonie de cris ponctués du fracas des bibelots détruits par la main enivrée de son père.

– Tu vois, on est pareilles, toi et moi.

Amélie se matérialisa devant elle, la peau de ses bras marquée d'hématomes identiques à ceux de Valérie.

– Destinées à souffrir pour l'éternité.

Valérie se réveilla en sursaut. Le dos de son pyjama et ses draps étaient trempés de sueur. Ça faisait très longtemps qu'elle n'avait pas pensé à ses parents, mais le cas des Langevin – et surtout Amélie – semblait évoquer en elle des souvenirs qu'elle aurait préféré oublier. Elle avait lu le dossier de la jeune femme. Après avoir fui un père abusif, elle avait vécu dans la rue. Valérie voyait

en Amélie un écho d'elle-même. Fixant le plafond, incapable de se rendormir, elle ruminait le cas qu'elle avait travaillé toute la journée. Quelque chose la tracassait. Si les Langevin avaient voulu tuer les enfants et disparaître, pourquoi Amélie était-elle toujours en vie? Et pourquoi les Langevin s'étaient-ils enfuis? S'étaient-ils réellement enfuis? Lorsqu'un suspect disparaissait ainsi sans laisser de traces, souvent – selon son expérience en tant qu'enquêtrice – un corps faisait surface quelques jours plus tard, et c'était une possibilité qu'elle devait garder en tête. Valérie se décida : elle retournerait sur les lieux du crime le lendemain pour tenter d'y voir plus clair.

Lors de sa première nuit chez Zeus et Héra, Amélie fut brusquement tirée de son sommeil par une main plaquée sur sa bouche.

– Shhh. Suis-moi.

Une enfant était debout à côté de son lit. Sans laisser à Amélie le temps de prendre entièrement conscience de la situation, elle la tira vers le corridor, puis vers le premier étage de la maison, vers la porte qui était toujours fermée, celle où Zeus avait disparu en arrivant. Elle était ouverte. Derrière la porte se trouvaient des escaliers qui descendaient jusqu'au sous-sol. La jeune fille la guidait dans l'obscurité comme si elle y avait été des milliers de fois. Au bas des escaliers se trouvait une autre porte. Celle-ci menait à une salle à manger au centre de laquelle se trouvaient une immense table en chêne et une quinzaine de chaises. L'enfant ne s'arrêta pas dans cette pièce. Elle guida Amélie vers le fond de la pièce, vers une armoire massive qui couvrait une bonne portion du mur. Ouvrant les portes, elle révéla un passage vers une autre pièce – C. S. Lewis aurait été fier – dans laquelle attendaient tous les autres enfants, sagement alignés sur le bord des murs. La jeune fille qui avait guidé Amélie jusque-là alla les rejoindre.

– Merci, Artémis.

La voix d'Héra attira l'attention d'Amélie. La femme se tenait au fond de la pièce avec son mari, devant une sorte d'autel sur lequel reposait une coupe ornée. Amélie observa avec fascination son entourage. La pièce était éclairée par de nombreuses chandelles disposées près de l'autel. Elles baignaient la scène d'une lueur presque divine, d'autant plus que toutes les personnes présentes étaient vêtues de blanc. Survolant les visages des enfants du regard, elle constata que leur âge semblait varier entre environ neuf et dix-sept ans, même si leur air solennel les faisait paraître d'une maturité supérieure à leur âge.

– Nous te souhaitons la bienvenue, fille de personne.

La voix chaleureuse d'Héra sortit Amélie de ses rêveries. Elle observa l'autre femme, vêtue d'une longue robe blanche, ses cheveux bruns luisant de reflets dorés à la lueur des chandelles, alors qu'elle s'avançait vers elle.

– Si tu es prête à l'accepter, nous t'offrons un refuge contre l'obscurité. Nous t'offrons une famille pour l'éternité. Nous t'offrons l'opportunité de combattre le mal et de devenir celle que tu es vraiment, au fin fond de toi.

Zeus tendit à Héra la coupe qui reposait sur l'autel.

– Bois l'ambrosie et transcende ton existence actuelle. Il est l'heure de laisser derrière toi tous les maux du passé. Il est l'heure de rencontrer ta famille et ta destinée.

Héra tendit la coupe à Amélie. Elle observa la coupe à la lueur mouvante des chandelles, le liquide transparent à l'intérieur. Levant la coupe à ses lèvres, elle but. Le liquide n'avait pas de goût particulier, en fait, il ressemblait étrangement à de l'eau.

– Bienvenue, fille de personne. Dès maintenant, je t'offre le nom de Perséphone. Renais de tes cendres et laisse derrière toi la noirceur du passé. Tu es chez toi maintenant.

Héra l'étreignit et, pour la première fois de sa vie, Amélie – Perséphone – se sentit à sa place. Elle décida de laisser derrière elle Amélie, la faible, la victime, la souffrante. Amélie était morte. À sa place, Perséphone était née. Et elle allait avoir un avenir radieux.

La forêt derrière la maison des Langevin était féérique dans la lumière matinale, si on oubliait la température glaciale. La lumière des rayons du soleil levant perçait la cime des arbres, le sol était couvert de rosée matinale. L'enquêtrice Valérie Arnaud enfouit ses mains au fond de ses poches pour tenter de les mettre à l'abri du froid. Ça faisait déjà presque une heure qu'elle ratissait la zone et elle n'avait pas trouvé trace du passage ou de la présence des Langevin. Ses pas l'avaient ramenée vers leur maison. S'arrêtant un instant, elle décida de retourner inspecter une nouvelle fois l'intérieur du domicile. À l'intérieur régnait une atmosphère lugubre, caractéristique commune aux scènes de meurtre. Le massacre ayant eu lieu au sous-sol, c'est là que Valérie se dirigeait lorsqu'elle crut y entendre un bruit étouffé. Descendant les marches à pas de loup, la main sur son arme, l'enquêtrice parvint à la pièce où tout s'était produit. La table avait été nettoyée, les candélabres reluisaient de propreté, les chaises étaient toutes impeccablement placées. Mais ce qui retint l'attention de l'enquêtrice était l'armoire au fond de la pièce. Ses portes étaient ouvertes. Lorsque la police était initialement intervenue, l'armoire était verrouillée et le petit nouveau responsable de la vérifier semblait avoir failli à son travail : à l'intérieur se trouvait un passage secret vers une autre pièce. Plus elle approchait du passage, plus les bruits s'amplifiaient. Ils ressemblaient de plus en plus à des sanglots. Valérie pénétra précautionneusement dans la pièce. La scène qu'elle découvrit l'arrêta nette dans sa lancée.

Perséphone profitait pleinement de sa vie chez les Langevin. Les repas étaient pris en commun, mais la majorité du temps elle pouvait s'occuper comme elle le voulait, ce qui signifiait qu'elle faisait son chemin au travers des livres de la bibliothèque. Celui qu'Héra lui avait prêté était particulièrement fascinant – il expliquait que l'ascension était possible en suivant la parole de Zeus. De nombreux témoignages de ses ancêtres semblaient le prouver. Beaucoup avaient ascensionné pour atteindre un statut supérieur, absent de tout mal. Perséphone, qui avait vécu une vie de douleur, en rêvait.

Parfois Héra lui demandait de l'aide pour s'occuper de son jardin – elle disait que Perséphone avait un don avec les plantes – ou l'aider à s'occuper des plus jeunes enfants. Zeus, quant à lui, passait beaucoup de temps au sous-sol, à tout préparer pour l'ascension. Il affirmait que, maintenant qu'elle était ici, presque tout était prêt.

Le jour de l'ascension, ou plutôt la nuit, Perséphone était assise autour de la table avec les autres enfants, Zeus et Héra. Chacun avait devant lui une coupe contenant une potion préparée par Héra, selon ses dires, avec des herbes de son jardin. Les chandelles allumées au centre de la longue table et les rayons de lune se faufilant par la lucarne étaient les seules sources de lumière. Zeus se leva pour prononcer quelques mots.

– Mes très chers enfants, c'est l'heure pour laquelle nous nous sommes tous préparés. L'heure de l'Ascension! Sans plus tarder, buvez! Nous avons déjà assez souffert comme ça.

Perséphone et tous les autres enfants burent, suivis des adultes. Un à un, les enfants s'écroulèrent sur la table. Avant même que Perséphone ait eu le temps de se demander ce qui se passait, elle sombra elle aussi dans l'obscurité.

Perséphone se réveilla la joue écrasée sur la table. Sa première pensée fut pour l'Ascension. Avait-elle échoué un test quelconque? Pourquoi n'était-elle pas dans le monde meilleur que Zeus avait promis? C'est alors qu'elle entendit des rires provenant de la pièce derrière l'armoire. Puis elle réalisa qu'elle était entourée de cadavres, les yeux vitreux des enfants avec qui elle avait passé les dernières semaines la fixant de manière accusatoire. Elle était entourée de cadavres, mais Zeus et Héra n'y étaient pas.

Perséphone se leva. Marcha d'un pas chancelant vers l'armoire. Ne voulut pas croire ce qu'elle voyait. Ce qu'elle entendait.

Zeus et Héra étaient assis par terre, adossés à l'autel, buvant un verre de vin et riant allègrement.

– Ça m'épate toujours de voir à quel point ils sont malléables, disait Zeus.

– Je sais! Grâce à ça, on va pouvoir se faire une petite fortune sur le marché noir.

Perséphone trébucha à l'intérieur de la pièce. Les deux adultes levèrent la tête, ébahis.

– C'est bien la première fois qu'il y en a une qui survit! s'exclama Héra.

Ils n'eurent même pas le temps de réagir que Perséphone fondait sur eux.

– Vous m'avez menti! Pourquoi je n'ai pas ascensionné? Pourquoi je suis encore ici?

Zeus la repoussa violemment, et la tête de Perséphone heurta le coin de l'autel. Il sortit ensuite un couteau de sa poche, Héra le regardant faire alors qu'il lacérait le visage de la jeune femme.

Perséphone vit rouge. Puisant de sa rage une force qu'elle ne se connaissait pas, elle s'empara du couteau, faisant fi du sang qui coulait sur son visage, poignarda Zeus entre les côtes, et coupa la gorge d'Héra, son cri s'achevant en un gargouillement. Lâchant le couteau, elle observa les deux meurtriers qui lui avaient promis le bonheur avant de trahir leur parole alors que la vie les quittait.

Dans la même pièce, quelques jours plus tard, l'enquêtrice Valérie Arnaud passait son bras autour des épaules de la jeune femme sanglotant. Perséphone – ou Amélie – avait souffert énormément, vécu plus de douleur que la majorité des gens dans une vie. Au-dessus des cadavres de Serge et de Camille Langevin, la détective s'adressa à la jeune survivante.

– Ce n'est pas fini. Maintenant, tu peux devenir celle que tu veux vraiment être.

Cafardnaüm

par Romane Forest (Collège de Maisonneuve)

Cette année-là, le début juillet était accompagné d'une canicule écrasante. L'endroit était ridiculement exigü, si bien qu'un simple corps semblait déjà de trop. Récemment, l'immeuble avait été racheté. Depuis, on m'avait peint en blanc « coquille d'œuf », refait le carrelage et renouvelé la tuyauterie. Les travaux avaient été d'un vacarme assourdissant. Les ouvriers avaient été particulièrement vulgaires et la poussière de plâtre irrespirable. J'étais plus que prêt pour des locataires, quels qu'ils soient. D'ailleurs, la voilà qui arrivait. L'appartement consistait en une seule pièce principale, avec toilettes et accès au balcon. Presque adossé à la porte, un portemanteau aux bras pleins surplombait un tapis de poils drus. À gauche, une porte de bois peinte menait à la salle de bain. Une fois ouverte, un crochet à serviette rouge s'imposait, comme un bouton sur une peau immaculée. À peine plus large qu'un garde-robe, la pièce était entièrement carrelée de petites tuiles carrées. La vanité, les tuiles, la toilette et le bain-douche étaient remarquablement dépareillés. Chacun affichait sa propre teinte de blanc-beige. La salle de bain était l'hôte d'une persistante et prolifique colonie de cafards.

Un damier de dalles ocres et brunes tapissait le sol de la pièce principale. Les électroménagers, le lit et la table s'entassaient à la manière de pièces sur un jeu d'échecs portatif. Une armoire en mélamine, sur laquelle trônait un évier en inox, faisait office de cuisinette. La tuyauterie, apparente, servait de moulure. Le minuscule frigo ronronnait sous le comptoir. À droite de la hotte, sur une étagère, un micro-ondes présidait l'assemblée. Plus loin, à même le sol, gisait son lit. C'était un matelas simple aux draps agencés à l'ocre du plancher. La table de nuit était munie de deux tiroirs qui, à eux seuls, contenaient l'entièreté de ses vêtements. Elle était discrète, presque absente. Elle marchait sur la pointe des pieds, comme si elle s'excusait de m'habiter. Son

existence était d'une monochromie désolante. Une seule fois, elle invita son père pour me repeindre en beige. À l'exception de cet unique écart à sa routine, elle ne parlait presque jamais. Pas d'amis, pas de téléphone. Elle vivait dans un silence compact. Elle était absolument seule. Peut-être avait-elle choisi un 1 ½ pour se sentir moins vide. Elle pensait sûrement que cet étroit studio était assez petit pour qu'elle puisse le remplir entièrement. Pourtant, malgré ses efforts, malgré mon éternelle étreinte et notre proximité, j'étais vide. Le labyrinthe d'objets ne suffisait pas à noyer sa froideur inhérente. À un point tel que j'en vins à regretter les vulgaires ouvriers de l'été précédent. Chaque saison, elle faisait un ménage méticuleux. Elle lavait les vitres déjà translucides. Elle astiquait le plancher comme si elle espérait y découvrir une tuile blanche sous le brun. Elle époussetait, récurait, rangeait. Elle me lavait de fond en comble pour être certaine que je n'aie pas le temps d'accumuler la moindre trace de personnalité.

Cela prit sept ans de monotonie pour qu'elle se décide enfin à me laisser tranquille. Peut-être avait-elle trouvé plus petit encore ? Ou alors s'était-elle résolue à vivre sa redondante existence ailleurs ? Quoi qu'il en soit, les boîtes de carton apparurent doucement. Rien ne pressait, tant le brun s'agençait à ma chair. Puis un matin de juin, elle partit. Elle emporta tout ce qu'elle possédait. Il ne resta que le beige des murs : une ode à notre cohabitation.

Notre première rencontre fut une odeur. Comme un éclair, vint d'abord un courant d'air chargé d'effluves. La dernière locataire m'avait fait oublier l'existence des odeurs corporelles. Elle ne sentait que rarement la sueur en plein été. Le choc fut d'autant plus brutal. Son être puait le jaune : l'urée, l'oignon et le tabac froid. Il était trapu, les dents noircies. Il fumait constamment. J'ai toujours éprouvé un profond dégoût pour la cigarette. Au début, il ne goudronnait ses poumons que sur le balcon. Puis il se sentit chez lui. Très vite, il ne se gêna plus pour me remplir de fumée. Il tachait mes murs, crachait dans l'évier et marchait sur mon plancher avec ses

chaussures pleines de rue. À force de vivre avec lui, j'en vins moi aussi à développer un goût pour le tabac. Il cuisinait des sautés saturés de sauce poisson ou des currys épais dont l'odeur restait prisonnière toute la nuit. Mes fenêtres s'ouvraient mal ; chasser l'air de la veille relevait de l'exorcisme. Mais il ne s'en souciait pas. Moi si. J'avais pris goût à la neutralité. Être beige était sûrement préférable à être beige et puant. Quoi qu'il en soit, il ne récurait pas ses toilettes, négligeait sa vaisselle et laissait pourrir des contenants de nourriture sur mon plancher. Je me mis à sentir l'oignon, l'urée et le tabac froid. À mesure que mes murs s'entartaient, je me transformais en un odorant Tupperware pour humains. À l'image de mon locataire, j'imposais mon odeur. J'étais devenu un véritable cendrier. Mon accoutumance à la nicotine devint vite problématique. Durant la journée, j'attendais son retour avec impatience pour pouvoir goûter à ma prochaine bouffée de fumée. Je me tordais les tuyaux, faisais valser la température du thermostat. Je fis même partir la bouilloire dans un ultime effort pour pallier à mon manque. Je finis par me tirer dans le pied. Il remarqua les étranges fluctuations de température sur la facture d'électricité et me quitta. C'est tout ce que ça prit. Six mois pour que je devienne un beige appartement incrusté de suie.

Une femme, sa fille et une colonie de punaises vinrent ensuite. L'enfant n'était pas encore propre et la mère était aussi débordée que les couches de sa fille. Elles pleuraient souvent en chœur, puis je pleurais avec elles. Leur vie me faisait pitié. Notre chorale de sanglots ne s'interrompait que lorsqu'enfin l'enfant s'assoupissait. Alors la mère sortait fumer sur le balcon, puis elle sortait tout court. Sa fille, seule, gémissait. Je n'avais ni chaleur humaine ni comptines à lui offrir. J'aurais voulu que des bras me poussent pour pouvoir lui flatter les cheveux. Hélas, il n'y eut que des coquerelles pour chanter et des punaises pour ramper sur sa tête. Le matin, la femme revenait. Son habit de soirée défraîchi, le mascara estompé et les cheveux en bataille, elle observait sa fille, sanglotant. Puis, elle prenait sa douche, comme un masque pour pleurer plus

fort. Je fus une chambre de motel mélancolique. Ce fut un passage éclair. À peine avaient-elles ouvert leurs valises qu'elles partirent.

Puis ce fut le tour d'une femme au corps gonflé de larmes. Elle vint s'échouer sur mon plancher comme une baleine sur une plage. Lâche, obèse, presque morte, elle se gavait d'antidépresseurs à toute heure de la journée. Elle prit toute la place. Son arsenal couvrit toutes les cases de l'échiquier. Elle acheta une laveuse et une sècheuse qu'elle empila dans la, déjà petite, salle de bain. Elle troqua le matelas simple pour un lit double avec une base à tiroirs. Puis elle remplit son nouveau rangement de vêtements, de bibelots, de souliers et de provisions. La femme acheta un congélateur pour y entasser une multitude de plats congelés. Au moins, ses plats n'avaient pas d'odeurs désagréables. Je n'aimais pas sa tendance à s'étaler. Je me sentais si chargé.

Elle pleurait souvent. Lorsqu'elle ne dormait pas, elle restait couchée devant la télévision, un sac de chips et une bouteille à la main. Une fois par semaine ou à peu près, elle s'absentait environ une heure. Elle revenait avec son hebdomadaire sac de pilules, de nouveaux plats congelés sans odeur et des provisions de bouteilles pour la semaine. Elle était éternellement déprimée. Si bien qu'elle ne trouva jamais la force de descendre les poubelles. Au grand bonheur des indélogeables coquerelles, la cuisine devint un buffet de pourriture. Désormais une profonde odeur de putréfaction régnait, s'incrustant au creux de mes entrailles. Puis la salle de bain servit de conteneur à déchets, l'entrée fut envahie de détritrus, bien vite il ne resta plus un centimètre de plancher, plus qu'un cimetière de plats congelés. Ce soir-là, elle pleurait en mangeant des madeleines. Et alors que les miettes de son dessert s'enfonçaient dans la mélasse du damier, elle s'enfonça à son tour dans son matelas. Morte.

Son silence m'était indifférent. En fait, je n'avais jamais été aussi vivant. Je grouillais d'insectes, de cafards. Je pris goût à mon indépendance. Quelque chose en moi eut envie de révolte. Deux semaines plus tard, on ramassait son cadavre. Le propriétaire de l'immeuble, monsieur Samsa, interrompit ma solitude. Une étude de marché avait révélé un potentiel élevé, disait-il. On vida d'abord l'appartement de toutes saletés. Les casques de chantier surgirent, annonçant la promesse d'un grand loft rénové et d'un loyer qui bondirait de quatre cents dollars pour chaque nouvelle âme qui oserait s'y être échouée. Chaque clou enfoncé, chaque plaque de gyproc posée noyait ma nature dans le nouveau. Il voulait m'assimiler, que je renonce à ce que j'étais devenu. Mes murs frémissaient sous le contact de la peinture fraîche. On m'étouffait lentement. La mémoire des corps passés fut effacée pour faire place à des formes neuves et aseptisées. La tuyauterie gémit sous l'emprise des tournevis, et le frigo, déplacé à la hâte, grinça dans ses gonds. Je sentais mon essence se diluer dans l'odeur de peinture et de béton neuf. Mon corps était de nouveau à vendre.

Seules les coquerelles subsistèrent aux rénovations. La nuit tombée, leurs petits corps grouillaient sur le damier comme des confettis d'apocalypse. L'un des ouvriers, véritable porc, avait parsemé le sol de miettes de sandwich. Certains auraient compati avec cet homme-enfant déguisé en ouvrier, or il y a longtemps qu'Hansel et Gretel ne m'émeuvent plus. La nuit tombée, la porte fermée, un cafard s'élança sur le damier. Kafka était né de la dernière semaine, voilà ce qui expliquait sa témérité. Puis une marée noire d'antennes et de carapaces affamées suivit. Chacune voulait sa part, chacune se pressait, se chevauchait. Les miettes disparurent sous une vague vivante. L'avidité et le chaos étaient totaux. Le désir de posséder et d'écraser dominait.

Elles suffoquaient, s'étouffaient, s'asphyxiaient les unes contre les autres, et pourtant la procession continuait, inarrêtable. Kafka mourut, le ventre plein. Si vous étiez encore fervent fan

de contes de fées, sachez que les bouts de pain ne lui ont pas suffi pour retrouver sa plinthe. Le reste de sandwich devint un champ de bataille minuscule et grotesque, chaque carreau un théâtre d'agonie et de triomphe. Elles grouillaient, s'empilaient, disparaissaient sous la masse de leurs semblables.

Et moi, appartement témoin, je restais immobile, observant leur avidité sans fin. Elles ne servaient personne, ne cherchaient qu'à survivre et à posséder. Les cafards incarnaient une quête commune des promoteurs et insectes. Posséder, consumer, s'accaparer de quelques richesses que ce soit avant les autres. Dans une ultime frénésie d'égoïsme, ils triomphaient.

Le jour suivant, tandis que les ouvriers repositionnaient les électroménagers pour séduire de nouveaux locataires, je repensai aux cafards. Quand la porte fut enfin fermée, mes entrailles crièrent; un hurlement de métal fatigué, un déchirement de cloisons qui n'en pouvaient plus de porter la misère et l'avidité. Ce fut d'abord une vibration dans la colonne d'eau, puis mes murs se mirent à transpirer une résine sombre, une sève noire née de la vieille colle à tapis et de la suie. Mes tuyaux se révoltèrent, s'extirpant du plâtre avec des bruits de succion visqueux. La bouilloire, puis le poêle se mirent à boucaner, crachant des étincelles de cuivre. J'étais trop solidement fixé au béton. J'étais une cellule dans une ruche de pierre. J'étais emprisonné par les fondations de l'immeuble.

Je mobilisai tout ce que je pus. Je contractai mes poutres, je fis grincer mes jointures. Le damier de la cuisine devint aussi souple que la peau d'un reptile. La charpente était apparente à la manière des os sur une carcasse. De la mélamine et des charnières surgirent de chancelantes jambes. Puis des membres articulés faits de tuyauterie tordue et de montants d'acier

émergèrent. Mes néons devinrent mes phares. Ma minuscule fenêtre, libérée de ses rideaux beiges, devint pare-brise. Je me métamorphosais.

Puis les draps et les rideaux se gonflèrent aux courants d'air pour devenir mes voiles. Dans un fracas de verre brisé et de gravats, je m'élançai. Je m'arrachai à l'immeuble, laissant derrière moi une blessure béante dans la façade.

C'était un véritable vacarme de vie, une symphonie de débris hurlant leur liberté. Je ne voulais plus être un abri pour humains délabrés. Comme une comète, un débris volant, j'entamais mon vol plané. Ce fut d'abord euphorique. Le vent dans les draps et le cap sur de lointaines contrées où l'on cajole les appartements mal-aimés, rien ne pouvait m'arrêter. Puis, alors que je suivais le vent du fleuve, je survolais une ville de cubicules creux, une mer de fenêtres éteintes où des milliers d'autres 1 ½ attendaient leur propre fin. En plein cœur de la métropole, s'étendaient à perte de vue des boîtes de plâtre comme la mienne. C'était un paysage urbain figé dans un silence de pierre et de verre. Ici, les tours de béton s'érigeaient à la manière de squelettes d'animaux fossilisés dans un musée ; morbides et entièrement protégées par d'épaisses vitres. Les fenêtres étaient aussi immenses qu'aveugles. Là-bas règnent les dieux de mon espèce : de gigantesques tours de condos. Un royaume de l'immobilier immobile.

Mon premier vol plané m'ayant affaibli, je tentai un atterrissage. Je piquais doucement vers une rive au nord de la terre qui m'avait vu naître. Puis, la cour d'un bungalow isolé me servit d'hôte. Ce n'est pas tous les jours qu'une comète de plâtre atterrit dans une cour. L'hôtesse des lieux, d'abord méfiante, finit par me visiter. Elle était souriante, presque amusée.

La gentille dame me redécora. Grete, c'est un joli nom. On mit de la tapisserie sur les murs et deux grandes fenêtres donnant sur le fleuve. Une table de chêne ornée d'un panier de fruits

toujours plein occupait le centre de la pièce. Il y avait plusieurs plantes : un cactus, un bonsaï, un aloès, deux jardinières en fleurs et un figuier. Une bibliothèque s'était emparée d'un des murs. Jeux de cartes, albums photos, petits et gros livres y étaient entassés. Mes murs beiges, la suie, l'exiguïté, tout ce que j'avais été n'était plus. Le temps d'un souffle, je devins une véranda.

Autour de la table, quatre chaises. Je fus d'abord surpris. Jamais je n'avais imaginé qu'on puisse mettre plus qu'une chaise dans une même pièce. Puis, j'ai compris. Régulièrement, assez souvent pour justifier les quatre chaises, d'autres humains s'y asseyaient pour venir rire avec l'hôtesse des lieux. Rire. Je fus calme, doux. Cette sérénité m'était inconnue. Voyez-vous, les appartements n'ont pas de mère pour les bercer, ils ont des rires. Quelquefois par semaine, Grete s'y installait en compagnie de ses invités pour jouer aux cartes. Elle était une excellente joueuse de rami. Mon hôtesse arrosait régulièrement les plantes. Il lui arrivait de déjeuner en ma compagnie aussi. J'attendais ses visites avec impatience. L'odeur du café, le craquement des planchers, le bruissement des feuilles du figuier... avec elle, le temps était figé. J'étais avide d'affection et elle était si douce.

Le temps d'un souffle, je me débarrassai de toutes formes d'infestation. Même les coquerelles finirent par partir. J'étais un schizophrène libéré de toutes voix. Grete fut le baume pour mes éternelles démangeaisons existentielles.

Aussi fallait-il que je m'habitue à voir le fleuve. À force de ne voir que du brun, du beige et du gris, j'étais devenu daltonien. Puis un jour, alors que je fixais l'horizon, je crus voir une nouvelle construction. Sûrement une tache dans ma vision.

Ils vinrent discrètement. Empiétèrent sur ma vue du fleuve. Puis, ils ne se soucièrent plus de rien, comme des invités qui déplacent les meubles du salon. Une bande grise par-ci, un trottoir coulé par-là. Phase 1. Phase 2. Unités disponibles. Je refusai de lire. Je ne voyais plus rien.

Ce fut un camion blanc stationné devant la porte qui finit par me convaincre. Grete déménagea. Du bout des doigts j'avais effleuré une renaissance. Toutes ses âmes qui m'ont piétinée et ces perpétuels cycles de vie recommencé. Enfin j'avais cru voir plus loin que le macabre cycle de morts des cafards. Je vécus son abandon comme une peine d'amour. Malgré nous, je resterais toujours un piteux appartement infesté. Ce n'était ni Grete ni moi. Après tout, elle fut mon hôtesse autant que je fus le sien, et nous avons le même dégoût des coquerelles. Je n'ai jamais appris à avoir un cœur de pierre, il serait temps.

Puis, alors que j'étais encore en train de me morfondre, une flotte entière de camionnettes garées en épi prit d'assaut la rue. Et le clou dans mon cercueil, ils me renommèrent : appartement trois, lot A, secteur résidentiel. Autrefois vallée vague et fertile, des tours se mirent à pousser. La propagation était sporadique. Un réseau de mycélium avait traversé le fleuve et avait infesté la rive. Les habitations poussaient, rasant tout sur leur passage. C'était une pâle copie de la ville qui grugeait doucement la vallée. Les humains ont un goût pour l'infestation, le désordre et la charogne.

C'était le temps des vautours. Ils savent que sous la suie et les écailles se cachent des carcasses à revendre. Tous les charognards ont l'œil assez aiguisé pour déceler l'odeur du profit sous la carapace d'immeuble délabrée. Le Groupe Samsa racheta le bungalow pour en faire un quadruplex de 1 1/2. Ils me gavèrent d'aseptisant à sentiment, clouèrent de nouveaux tuyaux

dans des armatures en métal comme on encastre les enfants amputés de la polio et redressèrent ma scoliose structurale à grands coups de poutres. J'étais de nouveau un impuissant réceptacle.

Cette année, le début juillet est accompagné d'une canicule écrasante. L'endroit est ridiculement exigü, si bien qu'un simple corps semble déjà de trop. Cela fait quelques années que l'immeuble a été racheté. Depuis, on m'a peint en blanc « coquille d'œuf », refait le carrelage et renouvelé la tuyauterie. Monsieur Samsa, tout boudiné dans son complet, jubile. Ses petits membres s'agitent frénétiquement. Les cafards sont revenus.

ASTRA 9

par Isaac Proulx-Dubé (Cégep de la Gaspésie et des Îles)

Le vaisseau a quitté la station sans bruit perceptible.

Ou plutôt : sans un bruit qu'Elias pouvait entendre.

Il a regardé les chiffres défiler sur les écrans, les voyants passer du jaune au vert, les lignes de code confirmer ce qu'il savait déjà : la trajectoire était stable. Rien ne déviait. Rien ne résistait. Le départ s'était fait comme prévu, exactement comme il devait se faire. Trop exactement, peut-être.

Elias est resté attaché à son siège quelques minutes de plus que nécessaire. Pas par oubli. Par habitude. Il aimait ce moment où le corps ne décidait plus vraiment s'il tombait ou s'il flottait. Une sensation intermédiaire. Suspendue, comme le reste.

La station orbitale s'éloignait lentement derrière lui, réduite à un amas de lumières déjà insignifiantes dans l'immensité noire. Il n'a pas tourné la tête pour la regarder disparaître. Il savait ce qu'il y avait à voir : une frontière franchie, un point de non-retour, quelque chose qu'on laisse derrière soi sans vraiment le quitter.

Il a lancé la checklist de départ.

Pression cabine : nominale.

Réserves d'oxygène : stables.

Systèmes de survie : opérationnels.

Chaque validation cochée effaçait une pensée potentielle. Elias aimait cette mécanique simple : une action, une réponse. Un monde qui obéit. Tant que les systèmes répondaient, il n'avait pas à se poser de questions. Tant que les chiffres restaient cohérents, lui aussi pouvait l'être.

Il a détaché ses sangles et s'est laissé dériver jusqu'au hublot principal. Devant lui, l'espace s'étendait comme une route sans marquage, sans panneaux, sans destination visible. Une route droite. Parfaite. Inhumaine.

— On y est, a-t-il murmuré, sans savoir à qui.

Sa voix lui a semblé étrangère dans le silence du cockpit. Trop présente. Il a coupé le micro d'un geste sec, comme si quelqu'un aurait pu l'entendre.

Il connaissait la durée du voyage. Les étapes. Les procédures d'urgence. Il connaissait même les rêves qu'il ferait, approximativement. Ce n'était pas la première fois qu'il partait seul.

Simplement la première fois qu'il n'y avait personne pour attendre son retour.

Elias a réglé le pilote automatique, puis s'est éloigné du hublot. La route était lancée. Le vaisseau avançait.

*

Les jours ont commencé à se confondre très vite.

Elias n'aurait pas su dire exactement quand le premier s'est terminé et quand le suivant a commencé. Les horloges du bord affichaient une mesure précise du temps, mais son corps ne suivait plus. Il dormait quand la fatigue devenait trop lourde, mangeait quand l'estomac se rappelait à lui par une brûlure sourde, et travaillait le reste du temps —

Elias passait de longs moments face aux écrans, non pas pour vérifier les données — il les connaissait déjà — mais pour être sûr qu'elles changeaient encore. Que les chiffres avançaient. Que quelque chose, quelque part, continuait de bouger. Parfois, il restait immobile, persuadé pendant une fraction de seconde que le vaisseau s'était arrêté, suspendu dans l'espace comme un insecte pris dans l'ambre.

Il avait tenté d'écouter de la musique les premiers jours. Des enregistrements anciens, stockés dans la mémoire du bord. Des voix humaines, des mélodies imparfaites. Il avait tenu quelques minutes avant de tout couper. Les sons semblaient trop proches. Trop intimes. Comme si quelqu'un se tenait juste derrière lui.

Il effectuait les contrôles quotidiens avec une rigueur presque maniaque. Chaque panneau ouvert, chaque conduite inspectée, chaque filtre nettoyé. Le vaisseau devenait une extension de son propre corps : il connaissait ses recoins, ses vibrations normales, ses respirations mécaniques. Il savait quand un bruit était acceptable ou quand il ne l'était pas.

Le passé restait à distance, tapi quelque part dans les angles morts de sa pensée. Il sentait sa présence comme on sent une douleur ancienne par temps froid. Supportable. Pour l'instant.

Un jour — ou peut-être une nuit — Elias s'est arrêté devant le hublot secondaire. Les étoiles semblaient identiques à celles de la veille. Exactement aux mêmes places. Il a froncé les sourcils, a consulté les données de navigation. Tout était normal. Bien sûr que tout était normal.

*

L'alerte n'a pas retenti.

C'est ce qui a le plus dérangé Elias, après coup. Il n'y a pas eu de sirène, pas de voix synthétique pour annoncer un danger imminent. Juste un changement discret sur l'un des écrans secondaires.

Une variation de couleur. Un détail presque poli.

Un voyant était passé au rouge.

Elias ne l'a remarqué qu'au bout de plusieurs minutes. Il était occupé à recalibrer un capteur thermique quand quelque chose, à la périphérie de sa vision, a insisté. Une anomalie visuelle, une dissonance.

Analyse biologique interne : anomalie détectée.

Il a relu la ligne deux fois. Puis une troisième. Le vaisseau n'était pas censé transporter de matière vivante non répertoriée. Tout avait été scellé, stérilisé, vérifié avant le départ. Elias lui-même avait passé les contrôles médicaux réglementaires. Rien n'aurait dû évoluer et rien n'aurait dû apparaître.

Il a ouvert le rapport détaillé. Les données défilaient, impersonnelles, froides. Des chiffres, des taux, des probabilités. Un mot revenait, encore et encore, sans jamais se fixer complètement.

Elias a senti une crispation lui traverser la nuque. Un réflexe, il a forcé sa respiration à ralentir, comme on le lui avait appris. Inspirer, expirer. Se souvenir que la panique n'était jamais une solution viable.

Il a lancé un scan complet du système de recyclage de l'air. Puis de l'eau. Puis des surfaces internes. Chaque analyse prenait du temps. Trop de temps. Pendant que les barres de progression avançaient, Elias avait l'impression désagréable d'être observé par le vaisseau lui-même, comme si les parois attendaient sa réaction.

Résultat : non concluant.

Il a serré les dents.

Elias a coupé les systèmes non essentiels. Il a isolé des sections entières du vaisseau, sacrifiant du confort pour gagner en sécurité. Le silence est devenu plus dense, même les vibrations habituelles des moteurs semblaient étouffées.

Il s'est rendu au compartiment sanitaire pour un contrôle personnel. Le miroir lui a renvoyé l'image habituel : visage pâle, traits fatigués, yeux rouges. Il a inspecté sa peau, ses pupilles, ses muqueuses. Rien d'anormal. Pas encore.

De retour au cockpit, il a remarqué que le voyant clignotait comme un battement. Un rythme presque organique. Elias a ressenti une montée d'irritation irrationnelle. Les machines n'étaient pas censées imiter la vie.

Il a consulté le journal de bord automatique. Une entrée avait été ajoutée sans qu'il se souvienne de l'avoir validée.

Analyse biologique en cours.

Durée estimée : indéterminée.

Elias a eu un bref vertige. Il a vérifié l'horodatage. L'entrée datait de plusieurs heures. Il était sûr de ne pas l'avoir lue auparavant. Sûr aussi de ne pas l'avoir oubliée.

Quelque chose clochait. Pas seulement dans les systèmes. Dans la manière dont le temps semblait s'être replié sur lui-même, comme un couloir trop étroit.

Il s'est laissé tomber contre le dossier de son siège. Le vaisseau poursuivait sa route, indifférent. La trajectoire n'avait pas dévié d'un millimètre. La route restait droite.

*

Les écrans n'indiquaient rien d'anormal. Le voyant biologique clignotait toujours, rouge et calme, comme s'il n'avait jamais fait autre chose. Elias a coupé le peu de ventilation qu'il restait actif.

Le silence est devenu brutal, total. Il a retenu son souffle à son tour, le cœur battant trop fort dans sa poitrine.

Et c'est là qu'il a entendu la voix.

— Tu devrais vraiment t'asseoir.

La voix venait de derrière lui.

Il s'est retourné si vite qu'il a heurté une poignée du cockpit. Son corps s'est tendu d'un seul bloc, prêt à une réaction inutile. Quelqu'un flottait près de l'entrée. Une femme.

La combinaison était familière. Usée aux mêmes endroits que dans son souvenir. Mais ce qui l'a frappé, c'est le visage. Chaque détail était exactement à sa place. Comme figé dans le moment où il l'avait vu pour la dernière fois, les mêmes déformités causées par les brûlures durant l'incident.

Elias a senti un froid lui traverser l'estomac.

— Ce n'est pas possible.

La silhouette a esquissé un sourire fatigué.

Elle avait toujours eu cette façon de pencher légèrement la tête quand elle parlait.

— Tu es morte, a-t-il dit.

Les mots sont sortis sans trembler. Trop nets. Comme une conclusion logique.

La silhouette a haussé les épaules, dérivant doucement, comme si la gravité n'avait jamais été une contrainte pour elle.

— ...peut-être...

Elias a reculé jusqu'à sentir la paroi contre son dos. Sa respiration s'est accélérée malgré lui. Son esprit cherchait frénétiquement une explication acceptable : hypoxie, stress, infection neurologique. Toutes ces réponses étaient possibles. Aucune n'expliquait pourquoi il ressentait une telle présence.

— Tu n'es pas vraiment là, a-t-il insisté.

Elle l'a observé en silence. Pas accusatrice. Juste... attentive.

— Est-ce que ça change quelque chose ?

Le silence est retombé entre eux. Elias a réalisé qu'il retenait sa respiration.

Puis elle a ajouté, plus doucement :

— Tu m'as laissée là-bas.

Les mots ont frappé plus fort que n'importe quel cri. Un souvenir s'est ouvert dans son esprit comme une porte forcée. Les alarmes. La lumière rouge. Le protocole d'évacuation. Les voix dans l'intercom qui se chevauchent. Et lui, devant un panneau de commande. Devant un choix. Quand il a rouvert les yeux, la silhouette était toujours là.

— Tu te souviens, a-t-elle murmuré.

Elias a senti sa gorge se nouer. Il a voulu parler, nier, se défendre. Aucun mot n'est venu.

Le voyant biologique a cessé de clignoter. Il est resté rouge, fixe, comme s'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait.

*

Après l'apparition, Elias a tenté de reprendre le contrôle. Il a commencé par les gestes simples. Réactiver la ventilation. Vérifier les niveaux d'oxygène. Réinitialiser les capteurs sensoriels du cockpit. Chaque action avait pour but de lui rappeler qu'il existait encore un monde logique, structuré, où une cause produisait un effet mesurable.

Le voyant biologique est resté rouge.

La silhouette n'a pas disparu. Elle s'est contentée de dériver hors de son champ de vision, comme quelqu'un qui attend dans la pièce d'à côté. Elias ne l'entendait plus, mais il la sentait. Une présence mal définie, tapie dans les couloirs du vaisseau, confondue avec ses propres pensées. Il a décidé d'inspecter les sections isolées.

Le vaisseau n'avait jamais semblé aussi grand. Les couloirs, pourtant étroits, donnaient l'impression de s'étirer devant lui. Les lumières s'allumaient avec un léger retard, comme si elles hésitaient à le suivre. Elias avançait lentement, une main toujours en contact avec la paroi, pour s'ancrer dans quelque chose de solide.

À chaque intersection, il avait l'impression de faire un choix qui n'était pas prévu par la trajectoire initiale. Comme si le vaisseau lui-même s'était mis à proposer des détours.

Un jour, alors qu'il inspectait le compartiment de stockage, un rire a résonné, court, jeune.

Elias s'est immobilisé.

— Non... a-t-il murmuré.

Deux silhouettes flottaient entre les conteneurs.

Les jumeaux. Un frère et une sœur. Les plus jeunes membres de l'équipage à l'époque. Toujours ensemble. Toujours en train de discuter de quelque chose de trop compliqué pour les autres. Ils avaient l'air exactement comme dans ses souvenirs, curieux, mesquins, mais pas en colère.

— Vous ne pouvez pas être pas là... Vous êtes trop jeunes., a dit Elias.

Ils se sont regardés avant de sourire. Comme s'ils observaient une expérience intéressante.

— On se demandait combien de temps ça te prendrait, a dit le frère.

— Avant de revenir, a ajouté la sœur.

Elias a senti son cœur accélérer. Les souvenirs commençaient à se mélanger au présent. Des fragments de la station Astra-9 revenaient : les couloirs étroits, les modules de recherche, la section qui avait pris feu. Il avait quitté la station ce jour-là. Trop vite. Il s'est propulsé vers la sortie du compartiment sans regarder derrière lui, sans attendre ses collègues. Quand il a atteint le cockpit, essoufflé, les écrans affichaient toujours la même trajectoire.

Elias a reculé, heurtant un conteneur qui a vibré doucement. Le bruit a résonné trop longtemps. Il a senti une chaleur étrange lui parcourir les bras, suivie d'un engourdissement diffus. Son corps réagissait avant son esprit.

— Ce n'est pas réel, répétait-il, comme un mantra.

Les souvenirs ont commencé à se superposer au présent. Des fragments désordonnés : des mains qui s'agrippent, des voyants qui passent au rouge, une décision prise trop vite ou trop lentement — il n'était plus sûr. Le vaisseau semblait absorber ces images, les renvoyer sur les parois sous forme d'ombres mouvantes.

Elias a senti une douleur sourde derrière les tempes. Le virus, a-t-il pensé. C'était forcément le virus. Une réaction neurologique. Une explication rationnelle à ce chaos.

Pas en courant — il flottait, maladroit, se propulsant d'un mur à l'autre, refusant de regarder derrière lui. Les couloirs semblaient se multiplier. Chaque virage en révélait un autre, légèrement différent, comme si le vaisseau s'amusait à le perdre.

Quand il a enfin atteint le cockpit, haletant, seul, les écrans affichaient une nouvelle donnée.

Trajectoire corrigée.

Elias a fixé la ligne lumineuse qui indiquait la route. Elle n'était plus parfaitement droite.

*

Elias a verrouillé le cockpit. Le geste était inutile. Il le savait. Les silhouettes n'avaient pas eu besoin de portes pour apparaître. Elles n'avaient pas déclenché d'alarmes, n'avaient pas modifié les capteurs. Elles s'étaient contentées d'être là, comme une pensée trop insistante. Mais verrouiller la porte lui donnait l'illusion d'une frontière.

Il a réduit les systèmes au strict minimum et enclenché une mise en veille partielle. Le vaisseau a réagi par une série de clics étouffés, comme un animal qui se replie pour dormir sans vraiment s'y abandonner. La lumière a baissé d'intensité, plongeant le cockpit dans une pénombre grise, sans ombre franche. Elias s'est laissé dériver jusqu'à la couchette. Il ne s'est pas attaché.

L'idée même de se maintenir en place lui a paru soudain absurde. S'il devait tomber, autant que ce soit librement. Il a fermé les yeux, les mains posées sur son torse, sentant son cœur battre trop vite, puis trop lentement. Chaque inspiration lui demandait un effort conscient. Le silence n'était plus vide. Il pesait.

Les hallucinations ne disparaissaient plus complètement. Elles apparaissaient dans les couloirs, près des consoles, parfois dans les reflets des écrans. Elias avait cessé de tenter de les chasser. Les ignorer demandait moins d'énergie. La femme revenait le plus souvent.

Parfois elle restait simplement assise face à lui dans le cockpit, comme autrefois pendant les longues nuits de maintenance sur Astra-9.

— Pourquoi maintenant ? a-t-il fini par demander.

Elle a réfléchi avant de répondre.

— Parce que tu reviens.

Il a fermé les yeux. Oui. C'était vrai. Il avait prétendu livrer des données, effectuer une inspection technique, suivre un protocole. Mais au fond, il savait pourquoi il revenait. Pour voir. Pour savoir. Pour confirmer ce qu'il n'avait jamais osé vérifier.

— Tu devrais dormir, a dit la voix.

Ce n'était ni accusateur, ni moqueur. Juste... fatigué. Elias n'a pas bougé. Il n'a même pas sursauté. Il s'est contenté de fixer la silhouette, incapable de déterminer à quel moment exact elle

était apparue. Il aurait juré être seul quelques secondes plus tôt. Il aurait tout aussi bien pu se tromper.

— Si je dors, a-t-il murmuré, je ne saurai plus ce qui est réel.

La silhouette a soupiré.

— Tu ne le sais déjà plus.

Les mots ont glissé en lui sans résistance. Elias n'avait plus l'énergie de nier. Il sentait quelque chose céder, lentement, comme un barrage fissuré par des années de pression silencieuse.

— Je voulais juste... vivre, a-t-il dit.

La silhouette n'a pas répondu. Un silence s'est installé. Pas menaçant. Presque doux. Elias a senti ses paupières s'alourdir malgré lui. Son esprit dérivait, accroché à des souvenirs sans ordre : un rire dans un sas, une main sur son épaule, une alarme trop tardive.

Quand Elias a rouvert les yeux, il était seul. Le cockpit baignait dans la pénombre immobile de la mise en veille. Les systèmes indiquaient qu'il avait dormi trois heures. Il ne se souvenait pas s'être endormi.

*

La première panne a touché les moteurs de correction. Pas une coupure nette. Pas une alarme franche. Une dérive minime, presque élégante, que les systèmes ont tenté de compenser seuls avant d'abandonner. Elias l'a vue apparaître sur l'écran de navigation comme on voit une fissure courir lentement sur un pare-brise. Trajectoire instable.

Il a bondi vers le tableau de commande, l'adrénaline balayant d'un coup la torpeur des dernières heures. Ses gestes étaient précis, automatiques, gravés par des années d'entraînement.

Redémarrage partiel. Recalibrage. Forçage manuel. Le vaisseau a répondu avec un grondement sourd, inhabituel, comme si quelque chose résistait de l'intérieur.

— Allez, murmura-t-il. Pas maintenant.

Le voyant biologique s'est mis à pulser plus vite. Elias a senti une douleur aiguë lui traverser le crâne, nette, presque chirurgicale. Il a porté une main à sa tempe, vacillant. Les écrans se sont brouillés une fraction de seconde, puis sont revenus, saturés d'informations contradictoires. Des alertes se superposaient, se masquaient, revenaient ailleurs. Et les voix sont revenues avec elles. Plus nombreuses. Plus proches.

— Tu te souviens maintenant ? ont dit un chorus de voix en même temps.

Il a crié pour les faire taire, un cri rauque, qui a résonné contre les parois métalliques. Les silhouettes ont surgi autour de lui, flottant trop près, trop réelles. Le cockpit était plein de corps qui n'auraient jamais dû être là.

La mémoire s'est imposée d'un seul bloc.

La mission précédente. Le protocole d'isolement. Le sas qui se referme. Les visages derrière la vitre, déformés par le feu, par la peur. L'ordre clair, indiscutable. Sauver les dossiers, les spécimens, sauver la mission, sauver ceux qui étaient déjà de l'autre côté. Se sauver lui.

— Tu avais le choix, a dit l'un d'eux.

Le vaisseau a violemment tremblé. Elias a été projeté contre son siège, s'y agrippant au dernier moment. Une alarme a enfin hurlé, stridente, indéniable. La tempête n'était pas métaphorique : une zone de débris dérivants, invisible jusque-là, venait d'entrer dans leur trajectoire déformée.

Les silhouettes l'observaient en silence. Elles n'accusaient plus. Elles attendaient.

Elias a posé les mains sur les commandes. Sa vision se dédoublait. Son corps brûlait de l'intérieur. Le virus, la culpabilité, la peur — tout s'était emmêlé jusqu'à devenir indissociable. Et au milieu de ce chaos, une pensée claire, simple, presque paisible, s'est imposée.

Il n'était pas puni. Il n'était pas jugé. Il était vivant. Et tant qu'il l'était, il pouvait encore agir. Les silhouettes ont vacillé. Certaines ont reculé. D'autres ont souri tristement, comme soulagées. Elias a enclenché une manœuvre risquée, hors protocole, forçant les moteurs au-delà des seuils recommandés.

Essoufflé. Tremblant. Vivant.

Le voyant biologique brillait toujours. Mais il clignotait plus lentement. La tempête était passée.

*

La destination est apparue sans annonce.

Pas d'alarme. Pas de message solennel. Juste une modification subtile dans le champ visuel, une masse sombre découpée sur l'éclat froid des étoiles. Elias l'a d'abord prise pour une illusion de plus, un reste de la tempête, un artefact de son esprit fatigué.

Puis les capteurs ont confirmé.

Station de relais **Astra-9**.

Fonctionnement : partiel.

Présence humaine : indéterminée.

Elias a laissé échapper un souffle qu'il ne savait pas retenir. Le dernier kilomètre. C'est ce que les anciens disaient, à moitié pour plaisanter : la portion la plus dangereuse d'un trajet n'était jamais la plus longue, mais celle où l'on croyait être arrivé.

Le vaisseau avançait lentement, prudemment, comme s'il hésitait lui aussi. Après la violence de la tempête, ce calme avait quelque chose d'irréel. Les moteurs vibraient encore sous l'effort excessif qu'il leur avait imposé, mais ils tenaient. Tout tenait. Contre toute attente.

Elias s'est détaché de son siège et a flotté jusqu'au hublot.

La station semblait abandonnée depuis longtemps. Des modules sombres, des panneaux solaires figés à des angles improbables, comme des membres brisés. Pourtant, une faible lumière pulsait encore par endroits, signe ténu mais indéniable d'activité résiduelle. De vie, peut-être. Ou de survie.

La phrase est sortie sans qu'il y réfléchisse vraiment. Comme une promesse adressée à lui-même. Il n'était pas prêt à s'ancrer. Pas encore. Il le savait maintenant : ce voyage n'était pas une arrivée, mais un passage.

Un mouvement a attiré son attention dans le reflet du hublot.

Il s'est retourné lentement.

Elias s'est rapproché lentement du hublot. La station n'était plus comme dans ses souvenirs.

Des panneaux entiers étaient noircis. Certaines sections semblaient ouvertes au vide. Un ancien module d'habitation portait encore les marques d'un incendie : métal tordu, hublots éclatés. Des explosions avaient dû traverser plusieurs couloirs. La station ressemblait à un organisme blessé. Et pourtant... Une lumière clignotait encore dans une section centrale. Faible, persistante. Dans le reflet du hublot, Elias a aperçu la femme derrière lui. Elle semblait plus floue maintenant. Comme une mémoire qui s'éloigne.

— Tu es revenu, a-t-elle dit.

Elias n'a pas répondu. Il regardait la station. Il a hoché la tête.

La silhouette a esquissé un sourire. Puis elle s'est dissipée, sans bruit, sans drame, comme une expiration qu'on n'avait pas remarquée retenir.

Le voyant biologique s'est éteint.

Elias n'a pas cherché à interpréter. Il a enregistré les données, transmis un rapport minimal à la station.

Quand la procédure d'approche a été enclenchée, il s'est autorisé un dernier regard vers l'espace derrière lui. La route parcourue était invisible, effacée aussitôt franchie. Comme si elle n'avait jamais existé autrement que dans son corps et sa mémoire.

Ce n'était pas une victoire.

Ce n'était pas une guérison.

*

L'arrimage s'est fait au second essai.

Un choc sourd, maîtrisé, a parcouru la coque du vaisseau, suivi de la vibration familière des verrous magnétiques qui se mettaient en place. Les écrans ont confirmé la stabilité de la connexion. Pression compatible. Structures intactes. Pas de fuite immédiate.

Elias est resté immobile après la confirmation finale.

Il s'est avancé de quelques pas. Puis il s'est arrêté. Derrière lui, le vaisseau attendait.

La réponse se trouvait à l'intérieur. Et cette fois, il n'allait pas repartir sans la chercher.

Quand le sas s'est ouvert, l'air de la station est entré avec un sifflement bref, contrôlé. Il n'avait pas l'odeur métallique et stérile des installations neuves. Il sentait le vieux. Le recyclé, le vécu.

Elias a posé le pied sur le seuil.

La gravité artificielle de la station s'est imposée à lui brutalement. Ses jambes ont faibli, protestant contre ce poids retrouvé. Il s'est rattrapé à la paroi, haletant, puis a laissé échapper un rire bref, presque incrédule.

Le couloir était désert. Des lumières de secours éclairaient l'espace par intermittence, dessinant des ombres irrégulières sur les parois. La station semblait endormie, mais pas morte. Comme un organisme qui attendrait qu'on le réveille correctement.

Elias a avancé de quelques pas, puis s'est arrêté. Il aurait pu s'enfoncer davantage dans la station. Chercher des survivants. Des réponses. Une forme de réparation immédiate.

Il a compris alors que, pour la première fois depuis longtemps, ces deux options existaient réellement. Il n'était plus prisonnier d'une trajectoire imposée.

Elias a activé son communicateur et enregistré un dernier message, non pas pour un centre de contrôle ou une autorité abstraite, mais pour lui-même. Il a coupé l'enregistrement. Dans le reflet d'un panneau métallique, Elias a cru voir les silhouettes derrière lui : la femme, les jumeaux, les autres.

Il n'a pas tourné la tête. Il ne savait pas si les collègues qu'il voyait étaient morts. Ou s'ils l'attendaient encore quelque part dans la station que quelqu'un les trouve. Elias a inspiré profondément, puis il a fait un pas de plus dans le couloir.

La réponse se trouvait à l'intérieur. Et cette fois, il n'allait pas repartir sans la chercher.

Chaque regard est un lit tendu vers la rivière
par Meilo Spear (Cégep de Sainte-Foy)

À Marianne

« Équilibre dangereux, le mien, danger de mort d'âme. La nuit d'aujourd'hui me regarde avec torpeur, patine et glu. Je veux, au sein de cette nuit qui est plus longue que la vie, je veux, au sein de cette nuit, la vie crue et sanglante et pleine de salive. »

— Clarice Lispector

« Nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin que cette puissance

extraordinaire soit attribuée à Dieu dans la perplexité, mais non dans le désespoir

persécutés mais non abandonnés »

-Paul de Tarse, Corinthien 4:7-9

1

J'avais neuf ans quand ma sœur est tombée dans la rivière Saint-Charles, en arrière de chez nous. Heureusement, ce n'était pas trop creux. Son soulier s'est enfoncé dans la

glaise et l'entièreté de son pantalon était mouillée. Elle s'est agrippée aux racines et aux branches. J'ai couru lui chercher des vêtements secs. Notre père ne l'a jamais su. Elle a perdu son espadrille ce jour-là.

On dit que les baptêmes doivent se faire dans une eau qui coule.

Les saignements ont commencé quelques semaines plus tard. C'est plus rare à huit ans, mais ça arrive.

Il aurait fallu la retenir. Faire demi-tour. Grimper dans les cordes et les cabanes. S'accroupir et planter des bouts de bois en piquets partout autour de nous. Fixer des couronnes de toques et de pics-pics dans nos cheveux pour ne plus jamais être approché·es. Se recouvrir de glaise et de boue. Rejoindre les objets recouverts de lichen. Se fondre à la terre noire et humide.

Il aurait fallu appartenir à la forêt comme tous les enfants, encore un peu.

Comme l'eau des chutes, il faut parfois survivre aux plus grands jumps.

2

La prunelle est une surface réfléchissante. On apprend à l'école que c'est un trou, un point focal où des images s'impriment. D'abord à l'envers, puis à l'endroit. Donc, dis-je, on sait que les choses sont inversées.

Pourtant ma question subsiste.

Nous, qui nous apprend le sens de ce qu'on voit ?

Les absences.

Le sens des échanges.

Qui nous apprend à tout renverser correctement
et est-ce trop tard pour nous ?

Qui narre les histoires que tu te racontes, me demande Paul.

3

C'était l'hiver. La santé rôdait. J'écoutais son chant. Mes chiens se lançaient dessus. Ma chambre était imprégnée de fuites, d'instantanés où tout est possible. Mes envies avaient les yeux noirs. Les gibiers et les fruits pendaient mollement à leurs lèvres. Pourtant, je n'y touchais pas.

Presque dix ans que j'ignorais tout. On ne tombe pas malade à vingt ans. Les soirées, les livres, les activités, les fêtes gisaient froides.

Elle et moi nous sommes rencontrés dans cette époque de suspension. Elle m'a tiré des scènes de chasse qui s'étalaient sur mes murs.

Une complice avec qui laisser partir les voitures le lundi. C'était simple et doux. Se rendormir ensemble loin des rotations nerveuses et du bruit. Dans la chaleur et l'immobilité, sinon le souffle. Elle parlait souvent de casse-tête.

Le mariage a eu lieu vers la fin de l'été. J'ai plongé sous l'eau de son appartement dans Saint-Jean-Baptiste. Mes cheveux ont senti les oranges jusqu'à ce qu'on se quitte. J'ignore encore toutes les convalescences que je lui dois. J'en suis ressorti, le corps debout.

4

L'amour est une renaissance pour ceux qui changent de forme. Nous sommes voués à reprendre la même chorégraphie, j'explique à Paul. La nôtre commence dans les maisons rapides et les disparitions. J'ai les yeux rouges et bouffis. Le cycle, le retour, ce qui commence et recommence.

Quand il ferme les paupières, il ne comprend pas où je vais. Sommes-nous trop vieux pour la permanence des objets. Pourtant je le berce, je caresse son front comme si c'était le mien. On se tient en équilibre, nos mains en coupe. On boit l'étrange pacte.

Le miel s'échappe. Évidemment, il veut me faire des enfants.

5

Me voyant draveur-euse

entre les carcasses

de pitoues sur la rivière,

toi qui ne croyais pas

aux miracles

Paul, tu es tombé

hors les chevaux-vapeurs

et autres cavales

comme ça l'était inscrit

rien de surprenant

depuis toujours, je suis habile

puisque c'est toute ma vie

danser sur le courant

6

Les clients entrent et sortent. Je distingue mal leurs visages. La caméra de surveillance renvoie des images pixelisées de leurs apparences. On les reconnaît un peu tous et pas vraiment à la fois.

C'est-tu le tien ?

C'est pas le mien.

Il est-tu à toi ?

Ah, je l'ai déjà eu lui.

Ici, le regard est un rouet d'où pousse un fil rouge. Il faut apprendre la torsion des fibres.

Il y a les pulsions, bien sûr. L'envie pure. Le besoin.

Au désir se succède la recherche d'une chaleur autre. Les discussions sont longues. Selon la solitude qu'ils me présentent, je tisse des instants. Je reflète la présence. Ma voix mue. Mes composantes instables changent de forme constamment. Parfois, j'ai l'accent d'un pays où je ne suis jamais allé-e.

Le corps est un objet porté ; c'est presque plus facile que ce que je faisais autrefois. Le service à la clientèle a la prétention de nous faire garder le même nom.

Être une femme est une longue formation qui nous a amené-es ici. Oui, l'argent. Mais évidemment, il y a d'autres choses. Le lien au corps, cette chose avec laquelle on travaille.

De l'autre côté des vagues d'un rideau.

Contre les grands miroirs.

Dans la réflexion des néons et les envies de glissades.

C'est toujours la même nuit.

7

« Elle m'a quitté », dit un régulier. Plutôt que d'aller voir un-e psychologue, c'est nous qu'ils viennent voir. Ça arrive plutôt souvent. Il me remercie de ne pas le juger. Je hoche la tête. Bien sûr, je comprends. C'est un remède. Le sirop englobe les réminiscences.

Quelle qu'elles soient.

Il y a quelques années. Le propriétaire du bar où je travaillais. Un ami de ma mère. Il parlait de mes cheveux roux.

Puis, c'est arrivé.

Quand je suis revenu-e chez mon partenaire j'avais les genoux éraflés. Seule trace sur mon corps. Et aussi, il manquait mes sous-vêtements. Il n'a pas remarqué.

J'ai poussé la porte de sa chambre, vite, m'effondrer sur lui. M'effondrer dans sa peau, dans son corps. S'évanouir en lui, pousser un cri de naissance, revenir au monde. Me reprendre.

Le sexe n'est-il pas une sorte de naissance encore et encore.

8

Déjà au Carnaval, endimanché.es dans nos *suit* de neige, je prenais ma soeur par la main.

On s'amusait à s'engouffrer dans la foule. Participer à l'autre parade.

Viens, on fait semblant de se perdre.

Plus tard, dans le creux de l'adolescence, nous avons pris comme habitude de s'enfuir par les fenêtres du sous-sol.

La fugue se transforme en fuite une fois adulte. En avion, en train, en voiture, de corps en corps. Restons vague. Gardons pour nous les ruines, la coupe des tissus.

Le mal dégonfle un peu. Je cours dessus. Et puis, il y a savoir :

Il faut juste répéter la séquence. C'est un endroit figé derrière les yeux. Là où il y avait des systèmes solaires en rotation, rien ne change jamais.

Avant de partir, de quitter les oranges et la rue Saint-Jean, on m'a dit :

Je crois que je l'aime. Je suis désolée. Tu vas avoir besoin de vêtements. Reviens.

Sublimier la fin en répétant la séquence. Au lever, je fais bouillir l'eau. Je trempe tout ce qui y a touché. Avec le dos d'une cuillère, je gratte, je frotte. Laisser reposer. Ignorer les nuées, les râles qui sortent de ma bouche. Réessayer encore par décantation. Comment séparer les deux.

La mélasse s'étiole.

Parfois, elle disparaît.

Et puis, le lendemain se réveiller.

Recommencer.

La trahison s'incruste profondément.

9

La laveuse tourne.

Paul clignote sauvage et épineux.

Je tente de déduire où, faute de savoir comment s'afficher, l'image se perd. Quand je lui dis que

je l'aime.

Refaire le bon chemin avec lui. Ce fil à rabouter autour de ses iris. La nappe laiteuse née de ses cataractes. Ça répond à plusieurs noms. Pourtant, aucun d'entre eux ne révèle le martèlement. Le constat perpétuel de l'absence. La poussière à même les épaules.

J'entend sa voix se lever. Ses doigts agrippent et courbent les scènes. Il les agitent dans tous les sens.

La plaie s'ouvre dans son dos. S'ensuit la soif et les aléas de cette deuxième bouche.

Nos lèvres jointes, on embrasse tout ce qui se peut. Au-delà du magnétisme, sûrement, je veux apprendre à apaiser les animaux d'où on vient.

Pourtant, pour l'instant, seuls nos feulement se répondent.

La présence est ce qu'on s'apporte de plus fort. Une main située à la bonne hauteur dans le dos. La compréhension de ce qui se partage au-delà du verbe .

Savais-tu ? Quand un chien se couche dos à quelqu'un, c'est qu'il confie sa vie à l'autre.

Paul s'est endormi après la crise.

Pour ralentir l'état du monde, depuis trop jeune, ses mains prennent de grandes gorgées de calme. Je répète souvent cette phrase. Je veux la rendre belle. Laminer cette réalité qui revient inévitable comme le soir. Ce ne sont que des gorgées de calme. De grandes gorgées de calme. Cette litanie m'apporte du réconfort. J'espère aussi le calme.

Je n'ai pas sommeil.

Les vapeurs me travaillent. Je sens venir les secousses, le ressac.

Paul, toi qui sait me ramener juste avant que je ne penche. Attentif au moindre tressaillement.

Vas-y.

Sécurise les lieux. Prépare le tapis. Je convulse.

10

Dans le soleil, vers damas.

Un chien m'a suivi. Il a un drôle de regard mi-fou, mi-aveugle.

Je lui ai donné un lit dans ma chambre. Personne ne fait ça, donner un lit à un chien errant. Je n'aurais pas pu faire autrement. Perro.

Il me suivait partout. S'asseyait à côté de moi, peu importe l'exiguïté des plages où je me faufilais : escarpements, rochers, collines, villages. Sur mon passage les hommes se retournaient, mais restaient à distance. Mon ange, mon gardien.

Un jour, il a ramené une femelle. Puis un autre est venu, énorme et noir. Ils se sont battus. Pero a poussé un hurlement de mort en se faisant mordre. Il a boité pour le reste de mes errances, mais il est resté à côté de moi.

Je sais qu'il se serait battu encore.

11

Elle parlait souvent de casse-tête, d'écriture, de sommeil. Des songes, des cauchemars, des visions du cimetière de sa mère : il y en avait des éclats partout.

Elle continue sa trajectoire. La lenteur de son vol, assurée et stable. Parfois, je regrette mes élans de contorsion. Notre penchant pour le maquillage. Sans plus.

Sous le grand chêne, je laisse l'album, les vœux.

tu ne seras jamais trop

J'ai fait pousser des chanterelles dans mon voile.

Le jaune vif s'accorde avec sa couleur. Des instants de douceur captés me parviennent.

Il y a toujours deux côtés aux au revoir et l'un d'eux ne nous appartient pas.

12

Ailleurs,

Celui qui dort à côté de moi n'a pas été réveillé par le bruit. Un poste de nouvelles passe en boucle des images filmées quelques rues plus loin. Je reconnais le bruit des mitraillettes lorsqu'il sort de la télé. Au loin, mes oreilles le traduisent en un chuintement de gicleurs.

On dirait ceux qu'on entend sur une grande étendue d'herbe.

La fusillade se termine à midi parce que les soldats doivent aller manger à ce moment-là.

Il ne faut pas sortir dehors. Ils tirent des balles dans les airs et sur le sol. À l'entrée, des colonnes de pneus brûlent pour avertir tout le monde de la présence de la Policia Milicia.

Chez moi, il neige probablement. Mon peuple est dans un cycle fermé entre gels et étés. Le froid leur engourdit les mains. C'est par nécessité que les maisons nous couvrent pendant la majeure partie de l'année. Les nuits commencent tôt. Il faut regarder les écrans comme on regarde par la fenêtre.

Dans cette chaumière-ci, nous partageons l'habitude des alarmes comme bruits blancs. Ce sont nos chutes d'eau à nous. Je me rendors.

Doucement, je sens mon corps réagir. Mes réflexes à la clameur d'une panique dans le ventre sont similaires à ceux des gens d'ici. Un des hommes plus âgés décide d'aller voir dehors ce qui arrive, par curiosité.

À nouveau, je me réveille en sursaut. Je ne fais pas la différence entre la détonation d'un shotgun et quelqu'un qui cogne sur la grille.

13

Il est interdit de mettre des condoms, des éponges ou des lingettes humides dans les toilettes.

Chaque fois que je m'assois sur la cuvette, mes yeux survolent ce mot plastifié par la direction.

Je rêvais de laisser la bête exploser.

Avec le sang, l'écume, les eaux grises.

Qui narre les histoires que tu te racontes

Il y a longtemps

deux grands yeux se sont ouverts

deux plaies fécondes

d'abord la première

toutes les nuits

originelles

la lumière envasée

évanouie

aux corridors

puis la deuxième

post-partum

leur doubles

camouflée dans nos bras

je parle de ces

pierres habillées

qu'on transporte

depuis le hoquet basculé

palimpseste d'argile

avec lesquelles

on entretient des conversations

ce n'est pas le souffle

de dieu

pas celui de nos

grands-mères

ni les scotomes lumineux

de leurs migraines

ces roches que nous

berçons

ne sont

pas nos nourrissons

mais elles nous appartiennent

et nous leur appartenons

—

Ma soeur me tire par le coude.

Tu peux laisser la nuit se terminer, elle me souffle.

Regarde, regarde

le retour du jour.

Le patron va sacrer en payant les plombiers.

Et ce n'est plus

notre

esti

de problème.

J'avais deux ans. Elle, pas plus de quelques mois. J'ai vu les bulles sortir de son nez. Sa petite tête sans cheveux avait glissé sur le rebord de la baignoire pour bébés. Ses mains étaient toutes tortillées sous la surface.

Ensuite, il y a eu quatre ans plus tard, dans la piscine creusée à mon amie. Ma soeur a empoigné deux anneaux qui trainaient sur les margelles. Elle les a enfilés autour de ses bras comme des flotteurs. C'était les anneaux en caoutchouc qu'on lance pour aller les chercher dans le creux.

Je l'ai vue disparaître.

Chaque fois, j'ai été capable d'alerter les adultes.

Depuis les premiers moments où je l'ai prise dans mes bras. Tout ce que je voulais était d'être son talisman, toujours. Chaque fois, nos parents se sont précipités, ont mouillé leurs habits pour aller la chercher.

Chaque fois. Elle a pleuré.

Malgré les sanglots nous avons navigué

Tous les estuaires n'est-ce pas

Épilogue

Paul, une cascade à la fois

on se couche sur la grève

ton front s'amarre sur ma poitrine

on caresse au matin

le ricochet

de la mémoire

tu me parles de l'auréole autour de ta montagne

je suis ici chez moi, en amour

on cherche donc les réconciliations plurielles

la chorégraphie affleure

Je rêve souvent à ma sœur, à ma mère

Elles se baignent.

Sur la surface, il y a le ciel à l'envers.

J'entre.

L'eau tourne sous elles.
